

Villa4

Philippe Sénac / Ed.

**HISTOIRE
ET ARCHÉOLOGIE
DE L'OCCIDENT MUSULMAN
(VII^E-XV^E SIÈCLE) :
AL-ANDALUS, MAGHREB, SICILE**



ÉTUDES MÉDIÉVALES IBÉRIQUES

MÉRIDIENNES

Mise en pages : Nathalie Vitse

Collection « Méridiennes », 2012

ISBN : 978-2-912025-76-0

ISSN : 1950-0130

FRAMESPA (UMR 5136)

Maison de la Recherche

Université Toulouse II-Le Mirail

5, allées Antonio Machado

F-31058 Toulouse Cedex 9

Tél. : 05 61 50 25 82

Fax : 05 61 50 49 64

E-mail : meridiennes@univ-tlse2.fr

Ville médiévale au Maghreb. Recherches archéologiques

Patrice CRESSIER
UMR 5648, CNRS, Lyon

Lorsque Philippe Sénac m'invita à intervenir dans le débat qu'il projetait d'organiser entre historiens des textes et archéologues sur l'actualité et les perspectives de l'archéologie islamique dans les pays de la Méditerranée occidentale, il eut à cœur de me préciser que la question de fond était finalement « Quel avenir pour l'archéologie islamique du Maghreb et d'al-Andalus ? ». Au sein de l'éventail assez large des champs à couvrir, et en fonction aussi des centres d'intérêt des collègues qu'il était prévu de réunir, celui de la ville islamique médiévale me semblait s'imposer ; d'abord parce qu'il a constitué, jusqu'à il y a peu, l'un des thèmes privilégiés de la recherche archéologique menée sur al-Andalus et qu'il y avait donc là matière à des comparaisons fructueuses, ensuite parce que c'est sur celui-ci que j'ai concentré mes efforts ces quinze dernières années, d'abord au Maroc, puis en Tunisie et (en amont de toute intervention de terrain, encore) en Algérie.

Le temps limité qu'il était possible d'attribuer à chaque intervention, et donc au nécessaire bilan introductif, imposait de réduire l'exposé. J'ai donc choisi de traiter en priorité des fouilles réalisées sur des sites urbains désertés, en excluant les études consacrées aux seuls monuments (fouilles ou plus souvent analyses architecturales), les monographies de villes toujours vivantes (qui ne font appel, d'ailleurs, que très exceptionnellement aux données archéologiques) et les travaux d'urbanistes, ou encore les fouilles d'urgence (extrêmement rares dans les trois pays concernés et, qui plus est, presque toujours inédites). Il s'agit bien sûr d'une limitation artificielle ; dans la pratique de la recherche, toutes ces orientations méthodologiques se doivent d'être prises en compte au moment d'établir interprétations et modèles.

Je propose donc, dans un premier temps, de dresser un bref bilan historiographique des travaux proprement archéologiques ayant porté sur la ville islamique médiévale dans les trois pays du Maghreb, depuis la fin du XIX^e siècle jusqu'à aujourd'hui, bilan qui débouchera sur la mise en évidence de quelques spécificités de cette approche : son rôle dans l'établissement (et aussi la remise en cause) de modèles interprétatifs, l'inexistence d'une archéologie de sauvetage en milieu urbain actuel¹, la discontinuité des efforts entrepris, les conditions pratiques et les contraintes de mise en œuvre, y compris la diffusion des résultats, et puis – et peut-être surtout – la possibilité de se baser sur les résultats obtenus pour une réinterprétation des schémas de l'évolution de l'urbanisme d'al-Andalus, que l'on croyait acquis.

J'évoquerai en complément quelques études de cas, choisies parmi celles menées à bien en équipe ces dernières années et à partir desquelles peuvent être posées diverses questions, sur le processus de genèse urbaine, la morphologie des villes du haut Moyen Âge, l'impact sur l'environnement, les modes de production économique et l'intégration dans les réseaux d'échanges commerciaux, les caractéristiques (si elles existent) des villes de commandement, etc. Il s'agira dans tous les cas de cités de nouvelles fondations (ou supposées telles) et la fourchette chronologique choisie correspondra aux IX^e-XII^e siècles.

Il faudra bien évoquer, dans la conclusion, la redéfinition récente, en France, des cadres de la recherche, ainsi que des critères d'évaluation et des règles de financement de celle-ci. Je m'interrogerai donc sur le devenir, à court et moyen terme, de tels programmes.

¹ Des interventions d'urgence ont cependant eu lieu, dans chacun des trois pays. L'une d'elles, sur la mosquée Qarawiyyin de Fès, a été présentée par J.-P. Van Staëvel, au nom d'A. Ettahiri, dans le présent séminaire. Sur la situation de l'archéologie de sauvetage au Maghreb, on consultera : UNESCO, *Atelier euromaghrébin, Patrimoine et archéologie du territoire. L'archéologie préventive, 26-30 novembre 2004*, Alger. Pour un cas d'intervention de l'INRAP au Maroc : *INRAP. Rapport d'activités 2008*, s. l., 2009 (voir p. 66). Je remercie S. Gilotte, qui m'a communiqué cette information.

Pour la clarté de l'exposé, je présenterai, en un premier temps, le bilan historiographique d'est en ouest, en traitant successivement des trois pays du Maghreb, dont on admettra en première approche qu'ils correspondent aux grandes régions médiévales de l'Ifrîqiya, du Maghreb central et du Maghreb al-Aqsâ.

D'est en ouest, bref aperçu historiographique de l'archéologie de la ville islamique maghrébine

L'Ifrîqiya

En Ifrîqiya, les premières fouilles pratiquées sur des établissements urbains désertés sont dues à G. Marçais et datent de peu après la première guerre mondiale. Les problématiques qui les ont guidées ne sont guère explicites (caractère qui sera un *leit-motiv* tout au long des pages qui suivent) : le désir de mieux définir l'architecture palatine aghlabide et fatimide sans doute, puisque les sites concernés sont al-[°]Abbasiya (800), Raqqâda (876) et Sabra al-Mansûriya (947), trois des villes princières fondées par ces deux dynasties successives, en complément de Kairouan et en concurrence avec celle-ci, et implantées dans son immédiate proximité². De fait, Raqqâda et Sabra, auxquelles vient s'ajouter Mahdiyya, la première fondation fatimide sur la côte (912-921), monopolisent jusqu'à aujourd'hui l'attention des archéologues. S. M. Zbiss fouille à Mahdiyya et Sabra al-Mansûriya dans les années 1950 et M. Chabbi à Raqqâda une dizaine d'années plus tard, mais dans tous les cas l'intérêt de ces chercheurs ne porte pas vraiment sur les villes dans leur globalité³, mais sur les palais et, dans ces palais, plus spécifiquement sur leurs formes architecturales et leur décor, jamais sur le mode d'occupation ni sur la nature exacte du contexte social, ce que la prise en compte du mobilier (la céramique en particulier) aurait permis de préciser. D'une façon générale, ce mobilier n'intéresse que lorsqu'il s'agit de « beaux objets » destinés à enrichir les collections des musées. Nous sommes là encore dans une archéologie des antiquaires, héritière du XVIII^e siècle. Le traitement donné encore tout récemment à la céramique de Raqqâda et de Sabra dans les publications – surtout des catalogues d'exposition – le confirme amplement⁴. La seule entreprise à l'échelle d'un complexe urbain dans son entier sera le fait d'un architecte : A. Lézine, à Mahdiyya (dont, par ailleurs, il avait fouillé et reconstruit la mosquée)⁵. Encore, cette approche se limite-t-elle à la fondation dynastique, dans ce cas presque exclusivement palatine. Il est significatif qu'aucune recherche n'est tentée (ni ne le sera jamais) sur l'établissement préurbain puis périurbain de Zawîla, aux fonctions complémentaires, qui constitua le véritable poumon économique de Mahdiyya. Zawîla, agglomération largement antérieure, à quelques centaines de mètres de celle-ci, est sans doute définitivement perdue sous la ville actuelle.

Peu avant, à Raqqâda, c'est un hydrologue, M. Solignac⁶, qui s'était interrogé sur le mode de gestion des ressources hydriques que supposèrent la fondation de la ville puis son fonctionnement au cours de ses quelques décennies de vie⁷. Traitant aussi de Sabra al-Mansûriya et épaulé, pour l'exploitation des sources écrites, par H. H. Abd el-Wahab, M. Solignac est l'un des premiers auteurs à souligner la volonté explicitement affirmée par les califes fatimides d'émuler les constructeurs antiques, tant dans leur architecture palatine que dans les travaux d'utilité publique qu'ils mettent en œuvre (fig. 1). Il pose aussi les jalons d'une des formes de la discipline que des chercheurs s'intéressant à al-Andalus s'approprièrent trente-cinq ans plus tard sous le nom d'« archéologie hydraulique », dans le contexte très particulier de la plaine de Kairouan, steppique et exposée aux inondations destructrices. Original et novateur, le travail de M. Solignac restera longtemps une exception par l'acuité de ses observations⁸.

2 MARÇAIS, 1924 ; ID., 1925.

3 ZBISS, 1956 ; CHABBI, 1968.

4 Voir principalement les publications de A. Daoulatti (par exemple DAOULATTI, 1994). Il faut attendre la thèse de S. GRAGUEB (2006) pour que cette orientation s'infléchisse, même si celle-ci traite encore, en toute rigueur, d'un mobilier hors contexte puisque provenant de fouilles antérieures. Mais pour la première fois, tous les types de production sont pris en compte et des typologies sont établies.

5 LÉZINE, 1965.

6 SOLIGNAC, 1953.

7 Raqqâda est fondée en 876, occupée en 901 par les Fatimides, qui en font provisoirement leur capitale avant de l'abandonner au profit de Mahdiyya où le calife s'installe. Considérée démantelée, voire arasée, par de nombreuses sources médiévales, elle n'en est pas moins occupée plus tard, ponctuellement et sporadiquement, par les émirs zirides.

8 On assiste depuis quelque temps à une déconcertante critique des datations des structures hydrauliques telles que les propose M. Solignac, de la part d'historiens médiévistes qui proposent d'y voir alors des constructions antiques (par exemple MAHFUDH, 2003).

A. Lézine, revient aussi, dans quelques articles, à l'urbanisme aghlabide et fatimide. Il s'interroge, mieux que la plupart des archéologues du moment, sur la chronologie du palais fouillé à Raqqâda, et soulève la question que ceux-ci devraient se poser plus souvent, celle de l'attribution univoque et globale d'un établissement à une époque donnée, c'est-à-dire au moment où les sources écrites situent sa fondation...

Le cap de l'indépendance tunisienne dépassé, A. Daoulatli promeut activement l'archéologie médiévale et fouille la *qasba* de Tunis⁹, dont les vestiges seront malgré tout recouverts par des bâtiments officiels de propagande. Dans les années 1970-1980, enfin, s'engage à Sabra al-Mansûriya un ambitieux programme franco-tunisien dirigé par B. Chabbouh et M. Terrasse. Cette fois-ci, il s'agit bien d'appréhender la réalité urbaine dans sa totalité : les secteurs palatins ne sont plus les seuls à faire l'objet de l'attention et les questions environnementales (approvisionnement en eau, mais aussi défense contre les inondations) sont également prises en compte. Malheureusement, l'abondante documentation recueillie ne sera jamais publiée et la majeure partie ni même traitée¹⁰.

Durant la décennie suivante, les seules fouilles urbaines encore entreprises le sont à Mahdiya, par A. Louhichi, mais c'est une fois de plus sur la zone palatine – la seule pleinement accessible à l'investigation, il est vrai – que se concentrent les travaux, encore grandement inédits¹¹. La fouille, rendue très difficile par les profonds bouleversement dont ont souffert les vestiges en époque moderne, n'en a pas moins apporté des informations très nouvelles (identification de la salle du palais d'al-Qa'im, attribution de la zone d'accès à un moment tardif, ziride), mais c'est encore une fois la céramique qui monopolise la majeure partie des publications, avec – qui plus est – de sérieuses difficultés d'attribution chronologique, comme en témoignent les nombreux indices d'une occupation artisanale résiduelle du site¹².

En 2003, nous a été confiée la reprise des recherches archéologiques sur Sabra al-Mansûriya¹³, j'en présenterai quelques aspects plus loin (fig. 2) : problématiques, handicaps et résultats préliminaires, même si la crainte m'assaille parfois que nos résultats ne subissent le même destin que ceux de nos prédécesseurs... Notre pari, en tout cas, fut celui d'un programme tout à la fois collectif et pluridisciplinaire et la perception de cette étrange ville jumelle de Kairouan en a été – je crois – renouvelée.

Quelques points remarquables pour conclure sur l'Ifrîqiya. C'est d'abord, depuis presque un siècle, l'étonnante concentration des efforts sur trois seuls sites urbains, qui retient fortement l'attention. Même s'ils offrent tous l'intérêt de correspondre aux vestiges de cités dynastiques, de commandement, construites dans un laps de temps relativement court (moins d'un siècle), et s'ils sont donc assez comparables entre eux, le déséquilibre est flagrant avec le reste du pays.

On notera aussi l'élargissement de l'éventail des problématiques ces dernières années. Cependant, comme région fortement romanisée et partiellement byzantinisée, l'Ifrîqiya aurait pu fournir matière, mais à partir d'autres types d'établissements que ces fondations *ex nihilo*, à une étude fine des processus de transition entre Antiquité tardive et Moyen Âge. Ce questionnement est très présent chez les historiens mais, dans la pratique, n'a pas suscité l'implication des archéologues, hormis la publication sporadique de lots de céramique aghlabides recueillie sur des sites antiques ayant donc fait l'objet de réoccupation¹⁴.

La quasi absence de deux établissements clefs, Carthage et Kairouan dans cette réflexion – qui devrait être trans-disciplinaire et collective – est aussi déconcertante que dommageable pour notre compréhension de la transition entre le monde tardo-antique christianisé et le Moyen Âge islamique. Il y eut bien, en effet, une Carthage médiévale, mais celle-ci n'est connue que par des trouvailles céramiques, d'ailleurs abondantes, dont nous ignorons tout du contexte de production et d'utilisation¹⁵. Quant à Kairouan, la première grande cité fondée par les conquérants musulmans en 670, elle reste une complète inconnue du point de vue de l'archéologie. Il y a une quarantaine d'années, des fouilles ont bien eu lieu à l'emplacement présumé de la Dâr al-Imara, elles sont restées inédites¹⁶.

9 DAOULATLI, 1969-1979.

10 On verra cependant TERRASSE, 1977 et 1985 ; AJJABI, 2005.

11 LOUHICHI, 1991 ; ID., 2004.

12 LOUHICHI, 2007.

13 Pour des éléments de bibliographie concernant ce programme, cf. *infra*.

14 Entre autres travaux : LOUHICHI, 1998 ; GRAGUEB CHATTI, 2004.

15 Voir, par exemple, VITELLI, 1981.

16 Une photographie de ces fouilles est reproduite par A. DAOULATLI (1994, p. 84).

Le Maghreb central

C'est au Maghreb central que naît vraiment l'archéologie de la ville islamique d'Occident, puisque les premières fouilles y ont lieu dès la deuxième moitié du XIX^e siècle. Là encore, les efforts se sont longtemps concentrés sur deux sites majeurs : la Qal'a des Banû Hammâd et Sadrata. On peut se demander quelles furent les raisons d'un tel traitement de faveur, au-delà de la réelle importance historique de l'un et de l'autre établissement. Le romantisme des ruines du premier, le spectaculaire ensevelissement sous les dunes du second (l'étage supérieur des maisons y est parfois conservé, tout comme l'est, presque toujours, la décoration architecturale) avaient, il est vrai, de quoi faire rêver les explorateurs et les aventuriers, les premiers à y avoir planté le pic. La reconnaissance explicite de la « berbèrité » de la fondation dynastique de la Qal'a, pour sa part, était-elle liée aux orientations d'une certaine politique coloniale, dont on a dit et redit qu'elle encouragea un clivage artificiel entre communautés ? Rien n'est moins sûr, car L. De Beylié lui-même ne souligne jamais ce caractère, auquel seul le titre de son ouvrage fait allusion. L'appartenance des fondateurs et des habitants de Sadrata à la communauté ibadite – dont on sait qu'elle sut établir des relations spécifiques avec la puissance occupante – soulève des interrogations similaires, auxquelles on ne peut pas répondre non plus de façon catégorique.

Curieusement, deux autres villes ayant joué un rôle important dans l'émergence ou la consolidation d'États islamiques au Maghreb central n'ont pas bénéficié de la même attention. Sur Tahert, la première capitale du royaume rustémide kharidjite, déchue tout au début du X^e siècle, on ne peut guère retenir que l'exploration superficielle de G. Marçais¹⁷. Après une reconnaissance par G. Marçais de nouveau¹⁸, Ashîr, la capitale ziride, vit son palais fouillé partiellement dans les années 1950, sans qu'une étude n'ait été entreprise à l'échelle de toute la ville¹⁹.

Mais revenons à la Qal'a des Banû Hammâd : la première intervention sur cette ville « berbère », fondée au tout début du XI^e siècle, est celle de P. Blanchet, peu avant son décès à la fin du XIX^e siècle. On en sait peu de choses²⁰. Un peu plus tard, le général L. De Beylié mena une fouille que l'on peut qualifier de pionnière et dont les résultats, publiés un an après, constituèrent toutes les connaissances sur cette ville dynastique durant le demi-siècle suivant²¹. L. Golvin réalisa plusieurs campagnes sur le site dans les années 1950, jusqu'à l'indépendance de l'Algérie, qui donnèrent lieu à un volumineux ouvrage²². La reprise des travaux par R. Bourouiba immédiatement après permit de préciser des aspects intéressants de l'architecture de la zone palatine²³. Il est important de souligner une fois encore que, comme en Ifrîqiya, seule cette partie « noble » de la cité fit l'objet d'une approche archéologique. Depuis, des interventions ponctuelles et sans beaucoup de logique scientifique ont eu lieu, parmi lesquelles celle d'une équipe polonaise²⁴.

L'autre site ayant monopolisé l'attention est celui de Sadrata (fig. 3). Durant un siècle le destin des monuments de cette ville fut d'être partiellement et temporairement exhumés des sables qui les enveloppaient tout entiers pour mieux y être immédiatement replongés ! V. Largeau en vit la mosquée en 1877²⁵ ; l'explorateur et aventurier H. Tarry en fouilla le palais (ou supposé tel) et divers édifices en 1881²⁶ ; P. Blanchet y creusa en 1897²⁷. Après un abandon d'un demi-siècle, l'architecte M. Faucher y mena des travaux d'envergure, en un moment curieusement choisi, le début de la seconde guerre mondiale, et ces travaux restèrent absolument inédits. Il s'agissait toujours de mettre au jour les belles demeures et leurs décors de stuc, réalisations artistiques dont on créditait les Ibadites, sans guère de discussion et sans se préoccuper beaucoup de leur chronologie, sans trouver de réponse non plus – et pour cause – à la question de la coupure survenue dans la culture matérielle et l'esthétique architecturale lors du basculement du pôle régional de Sadrata/Ouargla au Mzab. M. Van Berchem reprit les recherches sur

17 MARÇAIS, 1946. Des fouilles eurent lieu en 1958-1959, mais publiées beaucoup plus tard : CADENAT, 1977-1979. Sur la céramique alors recueillie et publiée hors contexte : MOKRANI, 1997.

18 MARÇAIS, 1922.

19 GOLVIN, 1957.

20 Il faut se souvenir que les travaux n'ont duré que quelques jours. BLANCHET, 1897 ; ID., 1898a ; ID., 1904-1905.

21 DE BEYLIE, 1908 ; ID., 1909.

22 GOLVIN, 1965 ; voir aussi ID., 1957 et ID., 1962.

23 BOUROUBA, 1962-1965 ; ID., 1970 ; ID., 1971-1974 ; ID., 1975.

24 Rapport inédit.

25 LARGEAU, 1879.

26 TARRY, 1883 ; ID., 1884.

27 BLANCHET, 1898b.

Sedrata de 1951 à 1955²⁸. Elle affronta sur ce site des conditions adverses et la fouille qu'elle y a pratiquée peut être qualifiée (comme celle de tous ses prédécesseurs, d'ailleurs) de simple dégagement ; de plus, celui-ci n'atteignit presque jamais les sols d'occupation, ce qui interdit une fois encore toute attribution chronologique. Ce pourquoi M. Van Berchem s'est révélée comme précurseur, cependant, c'est dans le choix qu'elle fit d'appréhender la ville dans toute sa complexité puisque, après avoir fait faire une couverture photographique aérienne verticale, elle établit une cartographie précise prenant en compte parcellaires, réseau viaire, structures hydrauliques et vestiges de toute nature. Jusqu'à cette époque, il n'est guère fréquent de voir un archéologue s'interroger de façon explicite sur l'équilibre écologique atteint entre une ville et son environnement, sur la politique de gestion des ressources naturelles menée par les habitants ou leurs gouvernants. Sans étude du mobilier céramique, sans datation par analyse de radiocarbone, Sedrata – ou le site ainsi dénommé – se situe dans un limbe temporel et l'on ignore encore la date de sa fondation comme celle de son abandon. Cela n'empêche pas qu'elle apparaisse encore dans les manuels comme l'un des meilleurs exemples du premier art islamique du Maghreb.

C'est parce que nous pensons que ni les efforts de M. Van Berchem ni l'abondante documentation qu'elle a recueillie ne méritent de tomber dans l'oubli que nous avons entrepris une édition actualisée du manuscrit en grande partie inédit qu'elle laissa à sa mort²⁹, et donc une révision globale des données disponibles sur Sedrata.

Dans les années 1990, l'archéologue algérien A. Hamlaoui reprit des travaux de terrain à Sedrata (sondages et repérages de surface). La mort, hélas, vient briser cette valeureuse initiative.

Le site côtier de Hunayn, principal port de Tlemcen au bas Moyen Âge et dont l'intérêt avait déjà été souligné par G. Marçais³⁰, a fait de longues années durant l'objet de fouilles par A. Khelifa ; celles-ci ont concerné surtout l'habitat, mais aussi les défenses (on se souvient en particulier que le bassin portuaire était lui-même fortifié). Il est, hélas, difficile de tirer une image précise de ce que fut la cité à partir des publications qui ont résulté de ces louables efforts³¹, et Hunayn ne reste guère plus qu'un point sur les cartes des ports médiévaux de la Méditerranée.

Un mot doit être dit, pour finir, du programme mené à Sétif, dans les années 1970-80. Initialement consacré à l'étude du site antique, il a pourtant permis de découvrir et d'étudier, avec une rigueur scientifique peu habituelle, les niveaux islamiques de l'occupation de la ville³². Les caractéristiques de son habitat domestique, curieusement empreint de ruralité, ont pu être définies. Quelque temps auparavant, le site du haut Moyen Âge d'Agadir, aux portes de Tlemcen avait fait l'objet de quelques travaux³³.

L'Algérie, alors qu'elle fut pour le Maghreb le berceau des premiers travaux archéologiques d'envergure menés sur la ville islamique médiévale, connaît depuis quelques décennies une phase de réelle stagnation de la recherche en ce domaine. Cette situation extrêmement regrettable est aussi on ne peut plus surprenante dans un pays qui s'est signalé par son discours nationaliste identitaire auquel la grandeur du passé médiéval n'aurait pu que fournir des arguments de poids. Faut-il perdre tout espoir ? La fouille toute récente de la mosquée d'Agadir à Tlemcen est peut-être le signe d'une reprise depuis longtemps attendue³⁴.

Le Maghrib al-Aqsà

Le Maroc se distingue en bien des points de l'Ifriqiya et du Maghreb central. Sous le protectorat français, tout d'abord, il faut dépasser le milieu du XX^e siècle pour voir se publier une fouille de site urbain déserté : celle de la ville almoravide de Zagora, d'ailleurs interprétée comme simple forteresse par

28 VAN BERCHEM, 1954 ; ID., 1960 ; ID., 1965.

29 Dans le cadre d'un programme ANR Jeunes Chercheurs dirigé par Cyrille Aillet (CIHAM, U. Lumière Lyon 2), « Maghribadites » avec l'appui de la Fondation Max Van Berchem (Genève).

30 MARÇAIS, 1928.

31 KHELIFA, 2008 ; curieusement la bibliographie finale de cet ouvrage ne cite aucune des publications plus anciennes (essentiellement des articles) du même auteur...

32 AMAMRA, FENTRESS, 1990 ; MOHAMED, BENMANSOUR, AMAMRA, FENTRESS, 1991.

33 DAHMANI, KHELIFA, 1975-1976.

34 Une communication sur ce sujet a été présentée par M. Terrasse au colloque international *L'Islam dans les pays du Maghreb et le rôle de Tlemcen dans sa propagation*, CNRPAH (Ministère de la culture) – Université de Tlemcen, Tlemcen, 21-23 mars 2011.

J. Meunié et Ch. Allain³⁵ (fig. 4). Ce retard est en partie dû au passage tardif du pays sous le double protectorat de l'Espagne et de la France, mais aussi, une fois l'administration coloniale établie, à une vision particulière de la gestion du patrimoine islamique de la part des responsables de celui-ci.

Jusque là, c'est un tout autre type d'approche de la ville qui avait prévalu, suivant en cela les problématiques de l'Institut des Hautes Études Marocaines. Ces recherches débouchèrent un peu plus tard sur des monographies de grande qualité des principales villes royales (Fès, Rabat, et Marrakech). Leur conception même diffère selon les auteurs (respectivement R. Le Tourneau, J. Caillé et G. Deverdun)³⁶, mais l'archéologie n'y tient de toute façon qu'une place anecdotique, même quand des fouilles urbaines ont eu lieu préalablement (à Marrakech celles de la mosquée de la Kutubiya et du palais almoravide sur lequel celle-ci fut établie, de la *qubba* almoravide, ou de certaines portes urbaines ; ou encore, à Rabat, celles de la mosquée de Hassan)³⁷. Ce fut aussi l'époque des grandes monographies de monuments religieux (à Fès, la mosquée Qarawiyyin, celle des Andalous, la grande mosquée de Taza, etc.)³⁸.

À la même époque, c'est, paradoxalement, dans la partie du pays sous protectorat espagnol que sont menées les premières fouilles de grande envergure d'un établissement urbain déserté, en l'occurrence celui de Ghassâsa, port actif au bas Moyen Âge, sur la côte occidentale du cap des Trois Fourches et symétrique de Melilla³⁹. Le livre qui en rend compte est une rareté de bibliophile, mais c'est surtout un exemple particulièrement outré de manipulation politique de l'archéologie. Du point de vue scientifique, il est à peu près inutile, son auteur l'ayant conçu avant tout comme un hommage appuyé au *Caudillo*⁴⁰. Auparavant, l'*interventor* A. Sánchez Pérez avait beaucoup plus modestement effectué quelques sondages sur le site de Nakûr, capitale d'un émirat ayant prospéré deux siècles durant dans la mouvance de l'État omeyyade de Cordoue. S'ils ne donnèrent lieu – hélas – qu'à quelques pages de compte-rendu, ces travaux fournirent les premières informations sur la culture matérielle de cet établissement majeur du haut Moyen Âge maghrébin⁴¹. Le fait que le premier des auteurs que je viens d'évoquer ait écrit dans les années 1940 et le second dans les années 1930 n'est évidemment pas une coïncidence, pas plus que l'utilisation, pour fouiller Ghassâsa d'une main-d'œuvre composée de prisonniers républicains... Toujours sous le protectorat espagnol, A. Mekinasi réalisa quelques sondages à Badis et à Nakûr, dont seules quelques pages publiées dans la revue *Tamuda* ont rendu compte⁴².

Après l'indépendance du Maroc, la première décennie est marquée par les publications de B. Rosenberger, alors professeur à l'université de Rabat. Pour chacune des villes auxquelles il s'est intéressé, d'importance inégale, cet historien établit une synthèse des sources textuelles qu'il confronte systématiquement aux observations recueillies lors de visites archéologiques particulièrement attentives ; il n'y a cependant jamais de fouille⁴³. Mais la perspective est nouvelle : la ville est appréhendée comme un centre de peuplement et de gouvernement, mais surtout comme un pôle de commerce, ou de transformation et de diffusion des ressources naturelles (Djebel Aouam, ville minière idrisside liée à l'essor économique et à la croissance des frappes monétaires de cette époque, Tâmdult autre ville minière et important port saharien)⁴⁴.

Puis, les années 1970 voient l'attention se déplacer vers le nord du Maroc et s'engager deux grands programmes sur la côte du détroit de Gibraltar. L'un américano-marocain sur le site portuaire de Qasr al-Saghîr (auquel plusieurs autres toponymes furent attribués au cours du Moyen Âge), l'autre franco-marocain sur le site côtier périurbain de Belyounech, distant de quelques dizaines de kilomètres ; des fouilles italo-marocaines qui étaient menées au même moment à Sidjilmâsa, au Maroc pré-saharien, nous ne savons absolument rien.

Le premier de ces deux programmes a donné lieu à une publication⁴⁵ où l'on est étonné de constater un désintérêt assez prononcé pour les sources écrites, dont seules quelques-unes ont été lues. Les moteurs

35 MEUNIÉ, ALLAIN, 1956. Un vaste établissement fortifié occupe la table rocheuse dominant l'établissement almoravide ; aucun chercheur, à ce jour, ne s'y est intéressé ni n'a proposé une datation et une interprétation.

36 LE TOURNEAU, 1949 ; CAILLÉ, 1949 ; DEVERDUN, 1959-1966.

37 MEUNIÉ, TERRASSE, DEVERDUN, 1952 ; ID., 1957.

38 Toutes dues à H. Terrasse.

39 Voir CRESSIER 1999-2000.

40 FERNÁNDEZ DE CASTRO Y PEDRERA, 1943.

41 SÁNCHEZ PÉREZ, 1952.

42 MEKINASI, 1958 ; les deux sites de Badis et de Nakûr firent l'objet, beaucoup plus tard, de nouveaux sondages ponctuels : REDMAN, 1983-1984.

43 Je fais donc là une entorse aux résolutions annoncées au début de cette intervention.

44 ROSENBERGER, 1964 ; ID., 1967 ; ID., 1970 ; ainsi que ROSENBERGER, 1998a et 1998b.

45 REDMAN, 1986.

de la fondation, voire sa chronologie même (en époque mérinide ?), à la suite d'un déplacement depuis un établissement plus ancien, déjà localisé mais mal identifié dans les années 1940⁴⁶, sont pratiquement passés sous silence, tandis que les relations entre le plan parfaitement circulaire de la ville (le seul cas connu en Occident !) et son rôle de tête de pont du *djihad* vers al-Andalus n'attirent pas plus l'attention⁴⁷. Les Portugais ayant conquis la ville en 1471, ce passage de la phase islamique de l'occupation à la phase chrétienne est analysé en termes anthropologiques assez simplistes. Des travaux techniquement exemplaires, en somme, mais totalement déconnectés de la réflexion historique. Une des rares fouilles d'urgence entreprise ces dernières années au Maroc est venue apporter des compléments d'information sur l'établissement primitif situé – la confirmation en est désormais acquise – à quelque distance au sud⁴⁸.

De Belyounech au Moyen Âge, on peut discuter la nature même (fig. 5) ; ainsi, ses fouilleurs la considéraient-ils comme établissement rural, quoiqu'ils eussent bien conscience que l'habitat qu'ils mettaient au jour était de type urbain. C'est qu'il s'agit avant tout d'un appendice de la grande ville voisine de Ceuta⁴⁹. Les 125 ha⁵⁰ de palais, maisons, bains et jardins établis entre le X^e-XI^e et le XV^e siècle, ont fait l'objet d'une étude novatrice pour l'époque : prise en compte globale de l'aménagement de l'espace (habitat et terrasses de culture, réseaux hydrauliques) et des éléments de production (moulins, espaces complantés ou jardinés), des relations ville-campagne, définition sur la longue durée de cet élément original de l'organisation de l'espace périurbain que constitue la *munya*, etc. Ces dix ans de fouille sont restés pratiquement inédits⁵¹. Le site lui-même est aujourd'hui presque totalement détruit.

Avec les années 1980, le nombre des équipes d'archéologues travaillant sur la ville islamique au Maghreb reste extrêmement réduit et on ne peut guère signaler que deux groupes de recherche. L'un dépendait alors de la Casa de Velázquez et du CNRS (URA 1000 et 1225), en collaboration étroite avec l'Institut National des Sciences de l'Archéologie et du Patrimoine ; l'autre associait ce même institut à des chercheurs de la George Washington University (Washington). Des sondages furent pratiqués par le premier sur plusieurs des établissements côtiers des Jbala-Ghomara, mais la nouveauté de la démarche, au regard des entreprises antérieures, c'est que ces villes sont considérées avant tout comme les nœuds d'un réseau plus vaste et que la dynamique de celui-ci est appréciée sur la longue durée. Les pratiques de l'archéologie extensive et de l'archéologie du paysage, déjà appliquées en al-Andalus sur des zones rurales, étaient adoptées pour la première fois de manière explicite pour la compréhension de l'évolution du peuplement urbain et rural dans une zone de contact, de frontière maritime, historiquement sensible⁵². À Basra, l'autre groupe pratiqua une fouille dont la méthodologie et les préoccupations étaient héritées en droite ligne de celles du programme mené sur Qasr al-Saghîr⁵³.

Un des principaux débats historiographiques relatif à al-Andalus a été, depuis longtemps déjà, celui de la « transition » (terme par ailleurs quasi banni par certains des historiens impliqués)⁵⁴ entre le très haut Moyen Âge chrétien (wisigothique en l'occurrence) et le plein établissement d'une société islamique aux structures « orientales ». Dans la mesure où l'on considère, parfois abusivement d'ailleurs, la ville comme l'élément constitutif primordial de cette société islamique, il était logique de transposer au Maghreb occidental le questionnement établi pour al-Andalus. Il faut tenir compte d'une différence essentielle qui, de handicap apparent, pouvait se transformer en atout : la majeure partie de ce territoire n'avait pas été romanisée et, dans les processus en jeu, le poids de l'organisation tribale antérieure à la conquête et contemporaine de celle-ci devenait un facteur prépondérant. Après un premier test sur le site de la ville forteresse idrisside d'Hadjar al-Nasr⁵⁵, nous avons entrepris un projet intitulé de façon ambitieuse « La genèse de la ville islamique au Maroc : Nakûr, Aghmât, Tâmdult ». Celui-ci prétendait saisir la réalité complexe des premières villes islamiques du Maghrib al-Aqsâ dans des espaces naturels très différents

46 TARRADELL, 1966, p. 431.

47 CRESSIER, 2002 ; ID., sous presse.

48 EL KHAYARI, AKERRAZ, sous presse.

49 En toute rigueur historique, il eut convenu que Ceuta (comme Melilla d'ailleurs) fût prise en considération dans ce bref panorama de l'archéologie islamique maghrébine. On aura un aperçu de l'intense activité récente en archéologie islamique à Ceuta ces dernières années dans : HITA RUIZ, VILLADA PAREDES, sous presse

50 Sensiblement plus si l'on compte la partie du site s'étendant dans ce qui est aujourd'hui l'enclave espagnole de Ceuta.

51 Voir cependant TERRASSE, 1977 ; TERRASSE, 1985 ; BENSLIMANE, CRESSIER, TOURI, 1986. Les travaux étaient menés par une équipe maroco-française (Service de l'Archéologie, Ministère des Affaires culturelles du Maroc et Université de Paris IV).

52 On verra principalement BAZZANA, CRESSIER, ERBATI, MONTMESSIN, TOURI, 1983-1084 ; et BAZZANA, CRESSIER, TOURI, 1991.

53 BENCO, 2001 ; ID., 2004.

54 Voir la contribution de S. Gutiérrez Lloret dans le présent ouvrage.

55 CRESSIER *et al.*, 1998.

(montagnes côtières méditerranéennes, piémont nord du Haut Atlas et régions présahariennes [fig. 6]). Je reviendrai brièvement sur la mise en œuvre, les difficultés rencontrées et les résultats de ce programme, résultats qui ont donné matière à plusieurs publications « préliminaires ».

Les années 1990 semblent avoir été une période faste pour les recherches sur la ville islamique au Maroc puisqu'elles virent la réalisation de deux autres projets.

Le premier de ceux-ci, hispano-marocain et intitulé « Recherches archéologiques dans la région de Sus-Tekna », avait une double vocation première : patrimoniale (il se proposait de dresser une carte des sites archéologiques de la région considérée afin d'en faciliter la conservation, la mise en valeur et la gestion) et comparatiste (entre les modes de peuplement d'époque protohistorique tardive dans le sud-ouest du Maroc et aux îles Canaries toutes proches)⁵⁶. La force de l'empreinte médiévale sur le paysage construit imposa cependant de faire une large place au site traditionnellement identifié comme celui de Nûl Lamta, l'un des trois grands ports sahariens marocains dès le haut Moyen Âge, et dont il a été ainsi possible de renouveler sensiblement l'interprétation. Une monographie est en préparation⁵⁷.

Le second, américano-marocain, a été la reprise des fouilles de Sidjilmâssa. Si les conclusions de l'analyse spatiale sont – à mon humble avis – fort discutables⁵⁸, il semble bien que les sondages stratigraphiques aient permis d'établir une chronologie assez complète de l'occupation et d'appréhender la phase de fondation, ce qui est déjà un progrès notable⁵⁹.

Enfin, et nous en arrivons pratiquement à l'actualité, le début du XXI^e siècle a vu reprendre les travaux sur les niveaux islamiques de Volubilis, dans le cadre d'une coopération anglo-marocaine (2000-2005). Volubilis, berceau de la dynastie idrisside sous son nouveau nom de Wafila, constitue le site idéal pour percevoir les caractéristiques de l'islamisation de la ville maghrébine. Dans l'attente d'un ouvrage définitif, les interprétations déjà publiées sont, à ce titre, extrêmement évocatrices (nucléisation de l'occupation, transformation du tissu urbain et de ses fonctions, modestie des édifices représentatifs – le « palais » –, introductions de nouvelles techniques artisanales, etc.)⁶⁰.

Le dernier projet aujourd'hui en activité, semble-t-il, est la reprise de la fouille d'Aghmât, au sud de Marrakech ; J.-P. Van Staëvel en rend compte dans sa communication à ce séminaire, mais elle n'a pas encore fait l'objet de publication à ce jour (à ma connaissance du moins).

Il resterait à signaler les initiatives ponctuelles en matière d'archéologie d'urgence ou de sauvetage, qui se sont succédées de 1990 à maintenant et dont je sais fort peu (fortification antérieure à la *qasba* des Oudayas à Rabat⁶¹, site primitif de Qasr al-Saghîr sur la côte du détroit, évoqué plus haut⁶², ou ville (?) almohade entre Fès et Taza, site découvert sur le tracé de l'autoroute devant relier ces deux villes).

Même si les recherches menées au Maroc sur l'archéologie de la ville islamique sont parfois disparates et si la publication de leurs résultats se fait souvent attendre, il n'y a pas de doute que ce pays est à l'heure actuelle le plus actif dans le champ thématique qui nous intéresse dans ces pages. Le fait que tous les programmes dans lesquels elles s'insèrent étaient des actions de coopération n'est peut-être pas étranger à cet état de fait.

Ce rapide panorama, dont le titre aurait pu être « Cent ans de recherches archéologiques sur la ville islamique au Maghreb », suggère quelques observations.

L'archéologie médiévale, tout d'abord, semble bien s'être développé plus précocement au Maghreb que sur le territoire métropolitain, et il faut rendre ce mérite aussi aux chercheurs qui ont mené à bien les premières expériences.

Contrairement à ce que l'on aurait pu penser, ensuite, le poids des idéologies ne s'est guère fait sentir, ni dans le choix des sites à étudier, ni dans celui des méthodes adoptées. Cela est clair pour l'époque coloniale, durant laquelle l'attention privilégiée portée à l'archéologie antique ne participe pas seulement

56 Dirigé par Y. Bokbot (INSAP, Rabat) et J. Onrubia Pintado (Universidad de Castilla – La Mancha).

57 Voir ONRUBIA PINTADO, 2004. Les quelques publications préliminaires se sont centrées sur le processus régional de fortification et sur les productions céramiques : BOKBOT *et al.*, 2002 ; GONZÁLEZ MARRERO, CÁCERES GUTIÉRREZ, DE JUAN ARES, 2011 ; une vision d'ensemble sur Nûl Lamta dans : BOKBOT *et al.*, sous presse.

58 LIGHTFOOT, MILLER, 1996.

59 MESSIER, 1995 ; ID., 1997 ; MESSIER, FILI, 2002 ; etc.

60 FENTRESS, LIMANE, 2007 ; FENTRESS, LIMANE, 2011 ; pour des travaux un peu plus anciens sur le même site : AKERRAZ, 1998. Notons que, dans les années 1960, B. Rosenberger avait mené une fouille sur les niveaux islamiques de Volubilis, dont les résultats sont restés inédits.

61 ERBATI, 2004.

62 EL KHAYARI, AKERRAZ, sous presse.

de la volonté de placer l'œuvre de la France dans les traces de l'Empire romain (comme cela a été dit et répété, non sans raison). Elle est plus simplement l'image de priorités déjà bien ancrées dans la métropole. Cela est tout aussi vrai pour la période immédiatement postérieure, quand l'archéologie islamique, plus que toute autre, est absente du discours identitaire indépendantiste.

Ce qui surprend aussi, et cela à toutes les époques concernées, c'est la part prépondérante des initiatives individuelles face à un certain manque d'intérêt de la part des institutions. Pour l'Algérie, le cas de l'entreprise du général De Beylié à la Qal'a des Banû Hammâd est en cela caricatural, mais on pourrait en dire tout autant des premiers travaux de G. Marçais en Tunisie. Il faut attendre les années 1970 pour que des programmes archéologiques explicitement consacrés à la ville islamique (et non plus à un site permettant d'aborder plus ou moins marginalement la question) soient mis en œuvre, et un peu plus encore pour que certaines institutions ou équipes de recherches affichent la priorité dans leurs calendriers pluriannuels.

Enfin, il est manifeste que l'archéologie est absente du débat théorique autour de la supposée spécificité de la ville islamique, débat animé presque exclusivement par les historiens, les philologues et les juristes. Au milieu du siècle dernier, lorsque des archéologues se mêlent à cette discussion, c'est en ayant recours à des considérations sur la ville « traditionnelle » telle que l'a découverte l'Occident⁶³, pratiquement jamais en mettant en avant les découvertes de leurs fouilles. On peut s'interroger sur les raisons de cette autocensure, parmi lesquelles la rareté des données exploitables selon les conceptions scientifiques de l'époque est sans doute la principale, mais dans lesquelles s'inscrit aussi la non reconnaissance de l'archéologie comme une forme spécifique de pratiquer l'histoire...

Avoir réuni des représentants de diverses disciplines (archéologie, histoire et droit islamique), comme nous l'avons fait en 1994 et 1995, pour réfléchir en commun sur le thème de la genèse urbaine en al-Andalus et au Maghreb puis sur celui des aspects juridiques de l'urbanisme islamique était encore alors un geste assez novateur⁶⁴...

Deux programmes collectifs sur la ville islamique au Maghreb : genèse de la ville islamique (Maroc) et ville de commandement (Tunisie)

La genèse de la ville islamique au Maroc. Nakûr, Aghmât, Tâmdult

Ce programme de coopération franco-marocaine était co-dirigé par L. Erbatî (INSAP) et moi-même. Il était soutenu par l'INSAP (Rabat) pour la partie marocaine, par la Casa de Velázquez, l'UMR 5648 (CNRS, Lyon) et le ministère des Affaires étrangères pour la partie française. Il a fourni matière à plusieurs publications⁶⁵.

L'archéologie, à elle seule, ne pouvait répondre aux multiples questions qui se posent à propos des villes du Maghreb occidental aux VIII^e-XI^e siècles et, en particulier de leur processus de fondation, des causes et des acteurs de celle-ci, mais elle a imposé, en amont, une lecture des sources écrites peut-être plus exigeante, avec d'autres yeux en tout cas. L'archéologue, c'est bien connu, a besoin d'images pour asseoir sa réflexion et celles qu'offrent les historiens oscillent trop souvent, en fonction de l'intensité de la critique à laquelle ils ont soumis les textes invoqués, entre un flou excessif et une précision artificielle issue de surinterprétations ou de placages anachroniques de situations du bas Moyen Âge ou de l'époque moderne sur les premiers siècles de l'islamisation culturelle et religieuse. À la décharge de ces historiens des textes, il faut bien reconnaître que le fossé chronologique existant entre la conquête arabo-islamique et la première vague importante de fondations urbaines – bien plus tardive en Occident qu'en Orient – ne fait qu'accentuer la difficulté de lecture des sources disponibles, toutes largement postérieures aux faits.

La relecture des textes ainsi imposée, confrontée non seulement aux résultats de la recherche archéologique la plus récente, mais aussi aux nouvelles interrogations que celle-ci suscite à son tour, permet d'éclairer d'un jour nouveau certains des problèmes posés par la genèse de cette première « ville islamique » du Maghrib al-Aqsâ. Elle oblige aussi, par voie de conséquence, à en revoir la définition.

Résumons brièvement ce qu'apporte cette actualisation de la grille d'analyse.

63 MARÇAIS, 1939-1940.

64 CRESSIER, GARCÍA-ARENAL (dir.), 1998 ; CRESSIER, FIERRO, VAN STAËVEL (dir.), 2000.

65 ACIÉN ALMANSA, CRESSIER, ERBATI, PICON, 1998 ; ACIÉN ALMANSA, CRESSIER, ERBATI, PICON, 2003 ; CRESSIER *et al.*, 2001 ; CRESSIER, 2004 ; CRESSIER, 2007 ; CRESSIER, 2010 ; ERBATI, 2004 ; GONZALEZ VILLAESCUSA, CRESSIER, 2011.

Il se confirme, en premier lieu, l'existence de véritables réseaux urbains (quelle que soit la réalité matérielle que recouvre le terme « *madīna* » dans un texte médiéval). L'un des mieux connus, remarquable par sa densité, est sans doute celui s'étant constitué dans la péninsule Tingitane, où les nœuds qui en définissent les mailles ne sont que partiellement les héritiers de l'organisation du peuplement antique ; ils dérivent de celle-ci par réajustements successifs, matérialisés principalement par des déplacements d'établissements. Le cas du tripôle Zilil (ville antique), Zalûl (*madīna* du haut Moyen Âge) et Asilah (*ribât* progressivement urbanisé puis récupéré et refondé par l'État idrisside) est très significatif de la complexité de certaines situations. Des réseaux similaires semblent bien avoir existé hors de la zone romanisée, principalement dans les régions de piémont au centre et au nord-est du Maroc actuel, mais la généralisation au reste du pays n'est pas possible.

Un second point – qui est loin d'être anecdotique, bien au contraire – est que, avant toute autre institution, c'est le *sûq* qui semble précéder ou accompagner l'émergence de la ville. C'est du moins lui qui est systématiquement mentionné par les sources, que l'on ait affaire à un processus spontané d'urbanisation (Asilah, à partir d'un *ribât* et de sa foire annuelle), ou qu'il s'agisse d'une fondation ayant fait l'objet d'un pacte entre le pouvoir politique et les tribus concernées, dans des conditions qui peuvent d'ailleurs être fort diverses (Sidjilmâsa, Nakûr). Il peut s'agir de *sûq* inter tribal (la mention est presque toujours explicite) ou de marchés périodiques impliquant des échanges à très longues distances. La variété des scénarios selon lesquels le *sûq* intervient ainsi exclut que nous nous affrontions à un cliché véhiculé par les auteurs médiévaux. En Syrie-Palestine, ce sont les fouilles archéologiques et les découvertes épigraphiques qui ont montré que l'un des premiers gestes de l'État réactivant l'urbanisation d'établissements tardo-antiques était la création d'un marché, directement contrôlé par lui. Une telle confirmation archéologique est encore impossible au Maroc du fait de la rareté même des fouilles qui y sont pratiquées.

L'implication directe des groupes tribaux, et c'est là le troisième point important, ne fait aucun doute. La ville résulte souvent de la convergence d'intérêt de deux de ces groupes et de l'alliance qui s'en suit (comme c'est encore le cas pour Marrakech). Il est alors fréquent que ceux-ci aient pour « partenaire » un ou des personnages affichant une origine orientale, parfois porteurs d'un message spirituel, catalysant par des moyens dont la nature nous échappe encore les forces vives locales, et ayant éventuellement réussi une insertion préalable entre ces mêmes tribus (Nakûr, Volubilis/Fès). Mais en dernier ressort, ce sont bien ces tribus qui sont les maîtres du processus : ainsi sont-elles seules (Aylân et Warika) à l'origine d'Aghmât... Quel que soit le cas de figure, enfin, il n'est pas rare que l'on assiste à la naissance conjointe d'une ville et d'un État (ou pour le moins d'une entité politique et territoriale doté d'une certaine cohérence sociale : Nakûr, Fès, Aghmât, Sidjilmâsa, etc.).

Ce sur quoi, en revanche, nous n'avons que des bribes d'information, c'est sur le mode exact de gouvernement de ces États et de ces villes. Or, pour en rester au thème étroit de notre propos, la structure même du pouvoir politique influe sur la localisation et l'architecture du lieu destiné à l'accueillir, lui ou ses représentants, et donc sur la morphologie urbaine. L'éventail des formules semble avoir été large, entre la probable hiérarchisation pyramidale des émirats idrissides et la rotation annuelle du rôle dirigeant entre les membres de l'oligarchie telle qu'al-Bakrî la signale pour Aghmât. Ce même cas d'Aghmât, dont on ne sait dans quelle mesure il est symptomatique, laisse d'ailleurs entrevoir la complexité des équilibres entre les acteurs de la fondation urbaine, l'affirmation des individualités tribales en particulier, et peut-être aussi le poids de traditions préislamiques. On peut en juger : la ville aurait compté deux noyaux distants de plusieurs kilomètres, chacun portant le nom de l'une des tribus fondatrices ; l'un, où les Juifs doivent résider, est interdit aux étrangers (Aghmât Aylân), l'autre abrite le siège du pouvoir et accueille les commerçants (Aghmât Warika)...

Une fois ces points éclaircis, qu'a confirmé ou démontré le programme archéologique « Genèse de la ville islamique au Maroc » à partir des sites de Nakûr, Aghmât et Tâmdult (indépendamment d'avoir amélioré notre connaissance de la culture matérielle du moment et d'avoir posé les jalons de typochronologies céramiques, ce qui n'est pas peu) ?

Une constatation, hélas négative, s'est d'abord imposée : la grande difficulté à localiser et caractériser les niveaux de première époque de ces villes islamiques dépeuplées, mais qui connurent, sauf exception, une forte croissance postérieure avant leur abandon définitif. Cette difficulté peut obéir à plusieurs causes, conjointes ou non. La principale est d'ordre méthodologique (la méthode d'approche dépendant à son tour des limites budgétaires du programme) : il devient clair que seule la fouille en extension et menée sur une longue durée peut permettre une identification satisfaisante de vestiges dont la nature, l'extension et

la localisation ne répondent pas nécessairement aux définitions habituelles de « l'urbain ». Dans le cas de Tâmdult au moins, il est même probable qu'eut lieu un déplacement de l'établissement primitif (ou son expansion par essaimage) non documenté par les textes.

Mais l'actif l'emporte sur le passif, me semble-t-il : si l'on perçoit mal cette ville de première époque, c'est aussi du fait de l'absence d'un schéma urbain unique, qu'il s'agisse de morphologie ou de relations entre espaces habités et fortifications (voire de l'existence même de ces dernières)⁶⁶. On a vu, en particulier, que la ville peut être bipolaire, chaque pôle ayant une fonction particulière, mais l'archéologie montre qu'elle peut être aussi polynucléaire (Nûl Lamta, élevée, il est vrai, en milieu oasien).

D'une façon générale, et au-delà de l'évidente modestie des architectures, le mobilier mis au jour témoigne d'une forte insertion des villes étudiées dans des réseaux d'échanges à longue distance. Cela est particulièrement net pour Nakûr, entre al-Andalus et l'Ifrîqiya ou pour Nûl Lamta entre l'Ifrîqiya et l'Afrique sahélienne. Leur vocation à accueillir ce que l'on appellerait aujourd'hui des industries de transformation (minéralurgie et métallurgie, etc.) est également manifeste. Ceci va dans le sens de ce que l'on savait, par les textes et les prospections archéologiques, de la coïncidence partielle du processus d'urbanisation et de celui de (re)mise en chantier de gisements miniers, ceux producteurs d'argent en particulier (Tudgha, Tâmdult).

Sans aucun doute le résultat le plus novateur de ceux obtenus a trait aux conditions de la fondation urbaine, à sa planification préalable et à son intégration dans un programme plus vaste de transformation de l'environnement. La mise en place du système hydraulique, des réseaux qui le composent et des parcelles vivifiées par ceux-ci n'est pas la conséquence de l'existence de la ville mais fait bel et bien partie d'un programme fondationnel unique (fig. 6). Ceci implique des contraintes supplémentaires lors du choix de la localisation des espaces à urbaniser et des terroirs associés. Il s'agit bien sûr d'assurer à la ville son propre approvisionnement grâce à une agriculture irriguée intensive et hautement performante, mais aussi, par la production d'excédents, de contribuer à son essor économique. Peut-être s'explique-t-on mieux pourquoi c'est la ville qui semble avoir été le vecteur de la diffusion et de la généralisation de certaines pratiques hydrauliques et agricoles au Maghreb occidental durant le Moyen Âge, comme nous avons eu d'autres occasions de le montrer⁶⁷. La possibilité de développer de nouvelles techniques permet d'alléger le poids des contraintes naturelles : ainsi lorsque, 30 km plus au nord, Marrakech et ses champs de *khattâra*-s vient doubler Aghmât et ses barrages échelonnés au long de l'oued Warika. De façon plus générale, la capacité que suppose cette planification chez les techniciens qui ont en charge de la matérialiser (topographie, connaissance de l'hydrologie locale, etc.) est indéniable. C'est cependant, à une échelle spatiale supérieure, la même que celle dont font preuve les communautés paysannes dans leur conquête de nouveaux espaces agricoles, tel que cela a été mieux documenté en al-Andalus qu'au Maghreb. C'est peut-être pourquoi, dans la plupart des cas, la modestie des installations hydrauliques n'a d'égal que leur efficacité.

Quelle leçon pour al-Andalus ?

Le bref résumé qui vient d'être fait des progrès réalisés dans la compréhension de la genèse urbaine au Maghreb occidental des IX^e-X^e siècle (voire XI^e siècle, si l'on inclut dans ce panorama des fondations comme celle de Marrakech), montre combien les résultats de cette nouvelle approche pourrait éclairer notre perception des phénomènes similaires observés durant le haut Moyen Âge en al-Andalus. Or, c'est tout le contraire qui se produit et, pour la majeure partie d'entre eux, les travaux consacrés à la péninsule Ibérique ne prennent que très peu en compte les données acquises – voire les questionnements établis – sur l'autre rive de la Méditerranée⁶⁸. Sur un point au moins, l'équilibre des connaissances penche en faveur d'al-Andalus, celui de la transition et des continuités d'occupation des établissements urbains tardo-antiques. Pour la péninsule Ibérique, les études sont trop nombreuses pour qu'une bibliographie, même indicative, soit présentée ici, mais il est obligatoire de citer, pour l'importance des acquis qui y ont été obtenus, les villes de Coïmbra, Jaén, Mérida, Valence et depuis plus récemment Cordoue ou Carthagène⁶⁹. Dans tous ces cas, l'acquisition des données repose essentiellement sur les fouilles d'urgence, dont les résultats font parfois l'objet d'une analyse systématique *a posteriori* dans un autre

66 CRESSIER, ERABTI, 2008.

67 CRESSIER, MEOUAK, 1998.

68 J'ai déjà eu l'occasion de signaler la profondeur de cette coupure : CRESSIER, 2009.

69 On trouvera une abondante bibliographie sur ces questions dans : *Recopolis y la ciudad en la época visigoda* (2008) ; GARCÍA, IZQUIERDO, OLMO, PERIS, 2010 ; GARCÍA MORENO, VIGIL-ESCALERA, 2011 ; GUTIÉRREZ LLORET, 2011.

cadre. Les établissements dépeuplés ayant fait l'objet de fouilles programmées et permettant d'aborder cette question de la transition sont, eux, absolument exceptionnels. Ce sont, par exemple, Recopolis le Tolmo de Minateda ou bien encore Madīnat Ilbīra, qui occupent tout ou partie de deux des interventions présentées au cours de cette rencontre⁷⁰.

Il faut, pour al-Andalus comme pour le reste du Maghreb, prendre conscience de ce que l'on ne comprendra pas la genèse urbaine en appréhendant la ville comme un objet d'étude isolé ; c'est, au contraire, comme le pôle d'un territoire construit conjointement qu'il faut mener cette approche. Cela est vrai pour les villes de nouvelle fondation : comment expliquer Murcie sans considérer simultanément la Huerta qu'elle a construite et modelée ? Une reconstitution fine – et menée sans préjugés – de la chronologie de celle-ci aiderait sans aucun doute à visualiser le premier siècle de la ville, qui échappe encore si obstinément aux fouilles d'urgence qui y sont menées. Les cas de villes de fondation *ex nihilo* ne sont pas les seuls qui gagneraient à être éclairés de la sorte ; il en est de même de ceux de refondation, associés ou non à un déplacement de site, et à ceux de réactivation d'une agglomération mineure. Le basculement de Madīnat Ilbīra au profit de Grenade, dans ce qui n'était pas encore la Vega ne s'explique-t-il pas, avant tout, par l'impossibilité d'imposer ce nouveau patron d'aménagement de l'espace à la vieille cité d'origine antique et l'obligation de se porter en un autre lieu offrant les conditions naturelles (de relief, d'hydrographie, etc.) nécessaires à ce projet ? C'est aussi le critère de lecture qui peut être adopté à Jaén, où le pôle urbain se déplace le long de la pente en fonction du mode d'exploitation de la source captée dès l'époque romaine, ou encore à Elche et Alicante dont les possibilités respectives de construction d'un espace agricole irrigué étaient sans commune mesure. À condition que la croissance actuelle de leur tissu urbain ne soit pas venue détruire les indices exploitables, Valence et Saragosse sont parmi les grandes villes celles qui pourraient faire avec profit l'objet d'une approche de ce type, sachant que pour la première de nombreuses données ont déjà été recueillies au cours des dernières années.

Il serait ingénu de croire que le schéma d'interprétation ainsi suggéré soit transposable et utilisable en tout lieu et à tout moment et il faut pondérer les affirmations soutenues par deux observations au moins. Bien évidemment, il est des cas où d'autres facteurs ont joué un rôle prépondérant : lorsque le geste politique l'emporte sur d'autres contingences, d'abord, mais aussi quand le contexte environnemental ne permet pas de recourir à ce « modèle hydraulique » et que l'économie de la cité doit reposer sur d'autres bases (ainsi dans de nombreuses villes du *Gharb al-Andalus*, à commencer par Mérida). À tout cela, il faut ajouter que, une fois la première implantation réalisée, les systèmes hydrauliques peuvent faire l'objet de réformes – contrairement à ce qui est trop souvent affirmé –, selon des règles géométriques et techniques bien précises, et limitées en règle générale à une croissance par accréation et plus rarement par extension (à Grenade, Valence, Murcie, etc.). C'est alors un travail de déchiffrement critique, dans une perspective régressive, qu'il faut mener.

La relecture des sources écrites et la mise en contexte de la ville comme l'un des éléments d'un système complexe plus vaste, tel que je le propose, offre l'avantage de remettre à plat la définition de l'habitat « urbain » (*madīna*) en Islam d'Occident au tournant des IX^e-X^e siècles. Cette approche ne permet pas de s'affranchir complètement du schéma interprétatif assez réducteur, en usage depuis plusieurs années par quelques chercheurs espagnols⁷¹, à partir des propositions anciennes de L. Torres Balbás⁷². Cependant, elle assimile plus facilement la variété des solutions mise en évidence par les travaux des archéologues, tandis que la dynamique urbaine n'est plus seulement passive (une croissance intérieure progressive, engendrant une densification du tissu bâti, imposant en conséquence un envahissement de l'habitat des zones *extra muros* jusqu'à la construction d'une nouvelle enceinte), mais repose explicitement sur un certain nombre d'acteurs et de facteurs.

Fouilles de Sabra al-Mansūriya (Kairouan, Tunisie)

Ce programme était co-dirigé par M. Rammah (INP, Kairouan) et moi-même. Il était soutenu par l'INP pour la partie tunisienne, par l'École française de Rome, la Casa de Velázquez, le Ministère des Affaires étrangères, l'UMR 5648 (CIHAM, CNRS, Lyon), ainsi que par l'Université de Paris 4 –

70 Celles de S. Gutiérrez Lloret et de A. Malpica Cuello.

71 NAVARRO PALAZÓN, JIMÉNEZ, 2007.

72 TORRES BALBÁS, 1971.

Sorbonne et l'UMR 6572 (LAMM, CNRS, Aix-en-Provence), pour la partie française. La publication finale est en préparation, mais plusieurs articles préliminaires ont déjà été publiés⁷³.

Quoiqu'il n'agisse pas toujours seul, le pouvoir politique du moment constitue l'un des acteurs décisifs du processus de fondation urbaine. La ville résultante peut devenir capitale et abriter le siège de ce pouvoir, mais, si l'on constate alors parfois, dans les sources textuelles, une sorte d'assimilation entre la cité, la dynastie et l'État (le cas de Nakûr est sur ce point illustratif), la morphologie de cette « ville dynastique » n'a pas pour autant de raison de différer sensiblement d'autres établissements urbains contemporains.

Il en va tout autrement lorsque le souverain (calife ou plus rarement simple émir) décide la construction d'une ville dont les fonctions premières seront d'être tout à la fois le siège de son pouvoir et le cadre architectural où celui-ci se donnera à voir selon un cérémonial complexe, une ville où résidera son administration et dont les activités commerciales seront placées sous son contrôle direct. Dans cette « ville de commandement », certains organes pourront être hypertrophiés : la zone proprement palatine (*qasr*), les casernements, les magasins et ateliers d'État, etc.

Elle se distingue évidemment de la ville de siège, elle aussi construite sous l'autorité directe du souverain et manifeste architectural de son pouvoir militaire, telle que les Mérinides en édifièrent plusieurs aux XIII^e-XIV^e siècles, face à Tlemcen (al-Mansûra), Ceuta (al-Âfrâg) ou Algesiras (al-Djadîda).

La formule, d'origine orientale préislamique, est adoptée déjà par les califes abbassides (à Bagdad puis Sâmarrâ) et apparaît au Maghreb avec la dynastie aghlabide. Ces simples gouverneurs de l'Ifrîqiya au nom de ces mêmes Abbasides ont pourtant édifié deux cités successives non loin de Kairouan, al-'Abbâsiya (800) et Raqqâda (876), sans que l'on puisse assurer cependant que celles-ci répondaient totalement à la définition ci-dessus. Quelques décennies après, les califes fatimides fondèrent d'abord Mahdiya (dont la construction s'étendit sur plusieurs années autour de 915) puis Sabra al-Mansûriya (947), en réponse à des événements politiques d'ailleurs fort distincts. C'est durant cet intervalle de temps que se place la fondation de Madînat al-Zahrâ' par leur ennemi et concurrent direct, le calife omeyyade 'Abd al-Rahmân III, aux portes de Cordoue.

En Occident, le dernier établissement médiéval de ce type est sans doute la Qal'a des Banû Hammâd (au tout début du XI^e siècle) car l'on sait trop peu de la Marrakech almoravide pour l'intégrer sans discussion à ce corpus, tandis que la Rabat almohade, conçue comme un *ribât* monumental, ne semble pas non plus répondre à la définition initiale. La ville princière construite à Meknès par Mawlay Isma'îl, à la fin du XVII^e siècle, constitue une version moderne d'une telle ville de commandement, incluant gigantesques ensembles palatins, installations agricoles et industrielles⁷⁴.

Nous avons vu au cours de ces pages que la connaissance que nous avons de quelques-unes de ces « villes de commandement » – principalement en Ifrîqiya, puisqu'il semble que le Maghreb occidental n'en n'ait pas connu – est encore bien fragmentaire. Le programme que M. Rammah et moi-même avons dirigé durant cinq ans sur le site de Sabra al-Mansûriya avait justement pour but, dans la mesure du possible, de combler cette lacune et de réfléchir à la possibilité d'étendre les conclusions acquises à d'autres ensembles urbains de ce type. La grande difficulté d'approche de ce site, extrêmement dégradé par son exploitation en carrière en époque post-médiévale et aujourd'hui par la croissance sauvage des quartiers périphériques de Kairouan, nous a obligés à centrer notre attention sur un certain nombre de points que nous jugions significatifs.

Tout d'abord, la polyvalence des fonctions de la ville est amplement confirmée et compatible avec le poids urbanistique manifeste de sa zone proprement palatine. La morphologie urbaine générale, comme cela avait été perçu avant nous, infirme les interprétations symbolistes encore trop souvent véhiculées par certains auteurs, selon lesquelles Sabra avait été bâtie à l'image de Bagdad. Une référence aussi explicite à une réalisation de leurs ennemis abbassides aurait été d'ailleurs étonnante de la part de califes chiites, seulement justifiable par un désir d'émulation. La symbolique du pouvoir est cependant omniprésente, au travers de solutions fortement influencées par l'Orient mésopotamien dans l'architecture (plan des palais) et dans ses décors (stucs [fig. 2], verrières, revêtements pariétaux de céramique – voire de mosaïque –, etc.), comme dans de nombreux aspects de la culture matérielle sur lesquels il n'y a pas lieu, ici, d'entrer

73 BARRUCAND, RAMMAH, 2009 ; CABELLA, CAPELLI, WAKSMAN, GRAGUEB, TREGLIA, 2011 ; CRESSIER, RAMMAH, 2004 ; ID., 2005 ; ID., 2006a ; ID., 2006b ; ID., 2007 ; ID., 2008 ; ID., sous presse a ; ID., sous presse b ; FOY, 2001 ; FOY, 2011 ; FOY, sous presse ; GRAGUEB, TREGLIA, CAPELLI, WAKSMAN, 2011 ; GRAGUEB, TREGLIA, sous presse ; THIRIOT, 2009 ; WAKSMAN, CAPELLI, PRADELL, MOLERA, sous presse ; WAKSMAN, DUBERNET, sous presse.

74 BARRUCAND, 1976 ; ID., 1985.

dans les détails. Il n'en reste pas moins que c'est à Sabra qu'apparaît pour la première fois un type de palais centré sur un vaste pavillon carré, selon un schéma dont l'origine est incertaine mais qui sera par la suite amplement diffusé dans la Sicile normande.

Les axes de l'ellipse dessinée par l'enceinte mesurent respectivement 1 350 m et 1 150 m, ce qui suppose une superficie globale d'environ 110 ha : de telles dimensions, sachant que l'espace *intra muros* était densément peuplé, disent assez la capacité du calife à mobiliser de grandes masses de population. La puissance que donnait à Sabra son épais rempart de brique crue, flanqué de tours massives de plan alternativement semi-circulaire et carré, contrastait par ailleurs avec la débilité de Kairouan, plus vaste mais dont la muraille n'avait pas été reconstruite depuis plusieurs décennies. Il fallut attendre les dernières années du gouvernorat ziride sur la ville et la menace hilalienne croissante pour que, malgré la rivalité toujours effective entre les deux cités voisines, celles-ci fussent réunies dans une même enceinte (ce qu'aucune observation archéologique n'a encore confirmé). Depuis longtemps déjà, et au-delà de cette relation complexe de complémentarité et d'hostilité, la conurbation Sabra-Kairouan n'avait pas d'égal dans tout le Maghreb, que ce fût du point de vue démographique ou économique.

Dans les conditions environnementales de la steppe kairouanaise, l'approvisionnement en eau et le contrôle de sa distribution constituaient une priorité de l'aménagement. Les fouilles ont bien montré la multiplicité des structures hydrauliques, utilitaires (de conduction ou d'emmagasinement) mais aussi de prestige (vastes plans d'eau à fonction récréative). Elles n'ont pas pu, en revanche, confirmer que le réseau hydraulique de Sabra était bien alimenté par l'aqueduc provenant de Cherichira ni qu'il donnait priorité à la ville fatimide en amont de Kairouan, comme l'affirment les textes.

L'analyse des restes fauniques permet de supposer l'existence de ménageries ou parcs animaliers à l'intérieur de l'enceinte, probablement comme éléments récréatifs de prestige au sein des ensembles palatins.

L'étude du mobilier rend compte d'une ville occupant le centre de réseaux d'échanges à courte, moyenne et longue distance. Parmi les nombreux indices, on retiendra la présence de porcelaines chinoises, de céramiques à décor de lustre métallique (dont la provenance de Fustât est assurée par les analyses de pâtes), ou d'amphores de Sicile (probablement de conteneurs de vin), etc. Mais Sabra n'est pas seulement réceptrice, elle est aussi un centre de production d'objets et de matériaux de luxe (verrerie, faïence à décor de lustre métallique, bijouterie sont clairement attestées). Plusieurs indices convergents amènent à penser que ce type d'artisanat était placé sous le contrôle direct du pouvoir, ou du moins de son proche entourage.

Aucun édifice religieux n'a, hélas, été découvert par les fouilles et l'observation de leurs vestiges n'aurait peut-être pas été décisive, mais c'est probablement en raison de l'appartenance de la majorité de la population à l'observance chiite de l'Islam que s'explique la très grande présence de l'image humaine à Sabra : céramique (vaisselle, mais aussi revêtements pariétaux), stucs, et jusqu'aux poupées caractéristiques de la célébration populaire de certaines fêtes religieuses.

Parmi les conclusions auxquelles les fouilles nous ont conduits, deux viennent rompre quelque peu les idées reçues. Il n'existe, tout d'abord, pas de solution de continuité entre la phase proprement fatimide de la cité et celle de la mise en place du gouvernorat ziride après le départ du calife al-Mu'izz pour Le Caire (972). De fait, c'est bien à ce moment que les échanges économiques de la ville semblent s'intensifier, tandis que les réalisations artistiques significatives comme les stucs à décor animés, considérés comme « typiquement fatimides » ont été élaborés, pour la plupart, à l'initiative des gouverneurs zirides, affichant ainsi la continuité idéologique du régime. La seconde observation est que, tels qu'ils nous ont été (mal) conservés, les vestiges montrent que l'activité constructive a été intense, pour ne pas dire frénétique, tout au long du siècle de vie de la cité. Si certains bâtiments nobles ont pu traverser le temps sans réaménagement important (le palais sud-est, mis au jour par S. M. Zbiss, et souvent interprété à tort comme palais califal), la norme était que les nouveaux programmes architecturaux imposassent l'arasement des constructions antérieures, transformant totalement l'organisation des espaces et leur attribuant de nouvelles fonctions (notre palais nord). Dans ce domaine aussi, les Zirides furent particulièrement actifs.

Sabra al-Mansûriya est maintenant la moins mal connue des villes de commandement de l'Ifrîqiya. C'est aussi le maillon central de la chaîne des cités idéales conçues successivement par les califes fatimides, entre Mahdiyya et Le Caire, dans un projet qui s'étendit sur quatre générations. C'est d'abord dans cette dynamique dynastique qu'il faut lire et interpréter les découvertes archéologiques.

Mais il faut aussi intégrer à cette réflexion les découvertes faites sur des établissements antérieurs du même espace géographique ou contemporains du pourtour de la Méditerranée. Dans cet esprit, la prise en compte de trois villes s'impose particulièrement : Raqqâda, Palerme et bien sûr Madīnat al-Zahra'. Raqqâda fut la première capitale des Fatimides après leur prise de pouvoir. Ce que nous en savons par l'archéologie et, dans une moindre mesure, par les textes, laisse à penser que, quoiqu'elle ait bien été la résidence de la cour et de l'administration aghlabide, son organisation spatiale n'avait guère à voir avec celle de Sabra quatre-vingts ans plus tard. Jusqu'où allait cette différence et en quoi coïncidait-elle avec celle de la nature et de la structure des respectifs régimes politiques ? La Palerme d'époque fatimide incluait une ville palatine fortement ségréguée du reste de la cité. Était-elle pour autant une ville de commandement au sens où l'avaient été Mahdiya et où l'était Sabra al-Mansûriya au même moment ? Madīnat al-Zahrâ', enfin, fondée quelques années avant Sabra, se construit à l'image et à la gloire du califat omeyyade récemment proclamé par 'Abd al-Rahmân III, selon un principe tout oriental sans équivalent dans la péninsule Ibérique. Elle partage un certain nombre de traits communs avec la capitale du fatimide al-Mansûr : dimensions, importance donnée à la zone de *qasr*-s, pluri-fonctionnalité, introduction de profonds remaniements dans l'urbanisme (mais dans ce cas durant la phase même de fondation). C'est de loin la mieux conservée et la mieux connue des villes de commandement du Moyen Âge islamique⁷⁵. Une comparaison terme à terme avec Sabra ne pourrait qu'être bénéfique pour l'interprétation de l'une et l'autre cité.

On le voit, le progrès de notre compréhension de ces spectaculaires fondations urbaines – et de celle de Sabra en particulier – passe par une réflexion collective regroupant des chercheurs de disciplines variées et de divers pays de la Méditerranée. L'accès au site de Sabra étant devenu pratiquement impossible du fait des bouleversements récents, Raqqâda s'imposerait pour une reprise de la coopération franco-tunisienne sur ce thème.

Un futur pour l'archéologie de la ville médiévale au Maghreb ?

Après avoir parcouru ce qu'ont été plus de cent ans d'archéologie de la ville islamique au Maghreb, évoqué rapidement nos propres interventions sur ce thème, et montré l'enseignement qu'aurait à en retirer l'archéologie d'al-Andalus, il convient pour conclure de s'interroger sur le futur des recherches dans ce domaine concret.

À dire vrai, tant le vivier des chercheurs et l'organisation de la recherche en France, que les sources de financement et la situation économique et politique de nos pays respectifs n'incitent guère à l'optimisme. Le vivier des archéologues spécialistes du Maghreb médiéval décroît, on le sait, depuis plusieurs années, au CNRS comme à l'université, et les très rares recrutements (dont un très récent, celui de S. Gilotte, qui intervient dans cette rencontre) ne compensent que très partiellement l'érosion des départs à la retraite, qui vont d'ailleurs s'accroissant. Selon les orientations prises ces dernières années, l'organisation de la recherche privilégie dorénavant des programmes de courte durée, dits « ANR », dont le format est parfaitement inadapté – c'est un paradoxe – à la recherche archéologique pourtant menée en équipe, à son coût et à la pratique de terrain. Le principal soutien financier de l'archéologie hors France métropolitaine, le Ministère des Affaires étrangères, par le biais de sa Commission consultative des fouilles à l'étranger, avait annoncé son désengagement progressif du Maghreb qui n'était plus considéré comme zone prioritaire⁷⁶. Le « Printemps arabe » viendra-t-il infléchir cette tendance ? Quant au CNRS, ses équipes – qui ont déjà bien du mal à conserver leur cohérence scientifique mise à mal par les regroupements forcés et la mutualisation accélérée des moyens – sont invitées dorénavant à rechercher la transdisciplinarité des Labex, où les concepts et les besoins des archéologues sont représentés de façon si minoritaire qu'ils y sont à peu près inaudibles⁷⁷. Transdisciplinarité n'est d'ailleurs pas pluridisciplinarité et la recherche du plus grand dénominateur commun – à moins qu'il ne s'agisse du plus petit commun

75 Voir pour cela le remarquable ouvrage d'A. VALLEJO (2010).

76 C'est, en fait, un désengagement général qui était annoncé en 2002, dans l'intervention de Mme E. Beton-Delègue à l'issue du colloque *Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb* (voir A. BAZZANA, H. BOCOUM (éd.), *Du nord au sud du Sahara : Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Paris, 2004, p. 407-409), mais en l'occurrence le discours s'adressait aux archéologues de l'Afrique, au nord et au sud du Sahara...

77 Notre UMR lyonnaise 5648 est partie-prenante du Labex IMU (Intelligences des Mondes Urbains), dont les axes de réflexion sont en cours de définition.

multiple ? –, épatante sur le court terme, n'est pas nécessairement un moteur de la science sur la longue durée !

Dans les pays du Maghreb, où une grande partie de la recherche archéologique se faisait jusqu'à présent dans le cadre de programmes de coopération bilatéraux, cette situation est considérée comme alarmante par les responsables conscients de leur devoir vis-à-vis de leur patrimoine et de leur mémoire historique. L'avenir dira quelles politiques patrimoniales et scientifiques entraîneront, à terme, les transformations sociales récentes. En attendant, il est significatif que, au Maroc, deux des rares programmes d'archéologie islamique en cours fonctionnent essentiellement grâce à des financements issus de fondations privées : les fouilles d'Aghmât, présentées au cours de ces journées par Jean-Pierre Van Staëvel, et l'intervention toute récente sur l'Agdal de Marrakech par une équipe espagnole. Cette capitalisation – bien dans l'air du temps – de l'archéologie est-elle prudente ? Nous en débattons peut-être dans de prochaines rencontres...

D'ici là, il convient de maintenir le cap d'une recherche basée sur un questionnement scientifique cohérent présentant un sens du point de vue historique (qu'il s'agisse d'histoire urbaine, du peuplement, de l'architecture, ou encore des techniques).

Bibliographie

- ACIÉN ALMANSA, M., CRESSIER, P., ERBATI, L., PICON, M. (1998), « La cerámica a mano de Nakûr (ss. IX-X). Producción bereber medieval », *Arqueología y Territorio Medieval*, 6 [Actas del coloquio *La cerámica andalusí, 20 años de investigación*], p. 45-69.
- ACIÉN ALMANSA, M., CRESSIER, P., ERBATI, L., PICON, M. (2003), « La céramique tournée de Nakûr (IX^e-X^e siècle) », dans *VII^e Congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée (Thessalonique, 11-16 octobre 1999)*, Athènes, p. 621-632.
- AKERRAZ, A. (1998), « Recherches sur les niveaux islamiques de Volubilis », dans P. CRESSIER, M. GARCÍA-ARENAL (éd.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez-CSIC, Madrid, p. 295-304.
- AJJABI, H. (2005), *Al-Mahdiyyat wa al-Mansûriyyat. 'Asimatâni fî al-'âhdîn al-fâtîmî wa al-Sanahâjî* [en arabe], Tunis.
- AMAMRA, A.-A., FENTRESS, E. (1990), « Sétif : évolution d'un quartier », *La casa hispano-musulmana. Aportaciones de la arqueología/La maison hispanomusulmane. Apports de l'archéologie*, Grenade, p. 163-176.
- BARRUCAND, M. (1976), *L'architecture de la qasba de Moulay Ismaïl à Meknès*, Études et travaux d'archéologie marocaine VI, Rabat.
- BARRUCAND, M. (1985), *Urbanisme princier en Islam. Meknès et les villes royales islamiques post-médiévales*, Paris.
- BARRUCAND, M., RAMMAH, M. (2009), « Sabra al-Mansuriyya and Her Neighbors during the First Half of the Eleventh Century: Investigations on Stucco Decoration », *Muqarnas*, 26, p. 349-376.
- BAZZANA, A., CRESSIER, P., ERBATI, E., MONTMESSIN, Y., TOURI, A. (1983-1984), « Première prospection d'archéologie médiévale et islamique dans le Nord du Maroc (Chefchaouen - Oued Laou - Bou Ahmed) », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, XV, p. 367-450.
- BAZZANA, A., CRESSIER, P., TOURI, A. (1991), « Archéologie et peuplement : les mutations médiévales, le cas de Targha », dans *Jbala. Histoire et société. Études sur le Maroc du Nord-Ouest*, Paris-Casablanca, p. 307-329.
- BENCO, N. L. (2001), « Five seasons of archaeological research at al-Basra, Morocco: 1981, 1981, 1990, 1994 and 1995 », dans *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine*, 3, *Archéologie islamique*, Rabat, p. 130-141.
- BENCO, N. L. [dir.] (2004), *Anatomy of a Medieval Islamic Town: Al-Basra*, BAR International Series 1234, Oxford.
- BEYLIÉ, L. DE (1908), « Une capitale berbère au XI^e siècle », *Journal asiatique*, 9^{ème} année, XII, p. 193-211.
- BEYLIÉ, [G^{nal}] L. DE [G^{nal}] (1909), *La Kalaa des Beni-Hammad, une capitale berbère de l'Afrique du Nord au XI^e siècle*, Paris.

- BLANCHET, P. (1897), « Note sur la Kalaa des Beni Hammad », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, XXV, Paris, p. 467-469.
- BLANCHET, P. (1898a), « La Kalaa des Beni Hammad », *Recueil [des notices et mémoires] de la Société archéologique de la province de Constantine*, XXXII, p. 97-116.
- BLANCHET, P. (1898 b), « Note sur les fouilles à Sedrata », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris, 4^{ème} série, XXVI, pp. 46-47, 61-62, 509, 520-521.
- BLANCHET, P. (1904-1905), « Description des monuments de la Kalaa des Beni Hammad, commune mixte de Maadid, province de Constantine (Algérie) » [avec une note de H. Saladin], *Nouvelles archives des missions scientifiques*, XVII, p. 1-21.
- BOKBOT, Y., CRESSIER, P., DELAIGUE, M.-Ch., IZQUIERDO BENITO, R., MABROUK, S., ONRUBIA PINTADO, J. (2002), « Enceintes refuges, greniers fortifiés et *qasaba*-s : fonctions, périodisation et interprétation de la fortification en milieu rural pré-saharien », dans I. C. FERREIRA FERNANDES (éd.), *Mil anos de fortificações na Península ibérica e no Magreb (500-1500)*. *Actas do Simposio Internacional sobre Castelos*, Lisbonne-Palmela, p. 213-227.
- BOKBOT, Y., CÁCERES GUTIÉRREZ, Y., CRESSIER, P., GONZÁLEZ MARRERO, M^a del C., IZQUIERDO BENITO, R., DE JUAN ARES, J., ONRUBIA PINTADO, J., SALESSE, E. (sous presse), « La ville natale de Sîdî Waggag : Nûl Lamta et l'archéologie de l'oasis d'Asrir », *Colloque International Sîdî Waggag b. Zalluw al-Lamtî, les origines de l'Islam et de l'État dans l'Ouest saharien*, Tighmert – Guelmim, 10-14 novembre 2010.
- BOUROUIBA, R. (1962-1965), « Rapport préliminaire sur la campagne de fouilles de septembre 1964 à la Kalaa des Bani Hammad », *Bulletin d'archéologie algérienne*, I, p. 243-261.
- BOUROUIBA, R. (1970), « Sur un petit oratoire mis au jour à la Qal'a des Bani Hammad », *Bulletin d'archéologie algérienne*, IV, p. 419-434.
- BOUROUIBA, R. (1971-1974), « La salle d'honneur du palais ouest du Manar », *Bulletin d'archéologie algérienne*, V, p. 247-260.
- BOUROUIBA, R. (1975), *La Qal'a des Beni Hammad*, Alger.
- CABELLA, R., CAPELLI, CL., WAKSMAN, Y., GRAGUEB, S., TREGLIA, J.-Ch. (2011), « Il contributo delle analisi di laboratorio allo studio delle ceramiche nordafricane. L'esempio di Sabra al-Mansuriya (Dati preliminari) », dans P. CRESSIER et E. FENTRESS (dir.), *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (VIII^e-X^e siècle) : état des recherches, problèmes et perspectives*, Collection de l'École Française de Rome 446, Rome, p. 221-232.
- CADENAT, P. (1977-1979), « Recherches à Tihert-Tagdempt », *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, VII, p. 393-462.
- CAILLÉ, J. (1949), *La ville de Rabat jusqu'au protectorat français. Histoire et archéologie*, Paris.
- CHABBI, M. M. (1968), « Taqrîr mukhtasar hawla al-hafriyât al-djâriya bi Raqqâda », *Africa*, II, pp. 392-388 [en arabe]. Résumé en français « Raqqada », *Africa*, II, p. 349-350.
- CRESSIER, P. (1999-2000), « La fortificación urbana islámica en el Norte de Magrib al-Aqsà: el caso de Melilla », *El vigía de la Tierra*, 6/7, p. 23-45.
- CRESSIER, P. (2004), « Du sud au nord du Sahara : la question de Tâmdult », dans A. BAZZANA, H. BOCOUM (éd.), *Du nord au sud du Sahara : Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Paris, p. 275-284.
- CRESSIER, P. (2007), « Aghmât. Une question de territoire(s) », dans Ph. SENAC (éd.), *Le Maghreb, al-Andalus et la Méditerranée occidentale (VIII^e-XIII^e siècle)*, 2007, p. 81-95.
- CRESSIER, P. (2009), « Archéologie du Maghreb islamique, archéologie d'al-Andalus, archéologie espagnole ? », dans M. MARÍN (éd.), *Al-Andalus/España. Historiografías en contraste. Siglos XVII-XXI*, Collection de la Casa de Velázquez 109, Madrid, p. 131-145.
- CRESSIER, P. (2010), « Nakûr (IX^e-X^e siècles) : ville berbère ou ville andalouse ? », dans A.-M. ARNAL GÉLY et J. A. GONZÁLEZ ALCANTUD (éd.), *La ciudad mediterránea: sedimentos y reflejos de la memoria*, Universidad de Granada, Grenade, p. 127-142.
- CRESSIER, P., HASSAR-BENSLIMANE, J., TOURI, A. (1986), « El urbanismo rural de Belyounech: aproximación metodológica a un yacimiento medieval islámico de Norte de Marruecos », dans *Arqueología Espacial. II. Coloquio sobre el micro espacio. Teruel Septiembre 1986*, Teruel, t. 4, p. 327-349.
- CRESSIER, P., GARCÍA-ARENAL, M. [éd.] (1998), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez-CSIC, Madrid, 402 p.

- CRESSIER, P., EL BOUDJAY, A., EL FIGUIGUI, H., VIGNET-ZUNZ, J. (1998), « Hadjar al-Nasr, "capitale" idrisside du Maroc septentrional : archéologie et histoire », dans P. CRESSIER, M. GARCÍA-ARENAL (éd.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez-CSIC, Madrid, p. 305-334.
- CRESSIER, P., MÉOUAK, M. (1998), « L'apport des géographes arabes (IX^e-XI^e s.) à la connaissance de l'irrigation et de l'hydraulique agraire dans le Maroc du Haut Moyen Âge », dans C. ÁLVAREZ DE MORALES (éd.), *Ciencias de la naturaleza en al-Andalus. V. Textos y estudios*, CSIC, Grenade, p. 321-362.
- CRESSIER, P., FIERRO, M., VAN STAËVEL, J.-P. [éd.] (2000), *L'urbanisme dans l'Occident musulman au Moyen Âge. Aspects juridiques*, Casa de Velázquez-CSIC, Madrid, 292 p.
- CRESSIER, P., ERBATI, ACIÉN ALMANSA, M., EL BOUDJAY, A., GONZÁLEZ VILLAESCUSA, R., PICON, M., SIRAJ, A. (2001), « La naissance de la ville islamique au Maroc (Nakûr, Aghmât, Tâmdult). Résultats préliminaires de l'approche archéologique du site de Nakûr (capitale d'un émirat du Haut Moyen Âge) », dans *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine*, t. 3, *Archéologie islamique*, Rabat, p. 108-119.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2004), « Chronique d'archéologie : première campagne de fouilles à Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) », *Mélanges de la Casa de Velázquez*, 34(1), p. 401-409.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2005), « Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) : campagnes de fouille de l'année 2005 », *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge*, 117-2, p. 797-804.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2006a), « Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) : résultats préliminaires des datations par radiocarbone », *Mélanges de l'École Française de Rome. Moyen Âge*, 118-2, p. 395-400.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2006b), « Sabra al-Mansûriya : une nouvelle approche archéologique », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris, p. 113-133.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2007), « Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie). Chronique de fouilles 2007 », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 119/2, p. 468-477.
- CRESSIER, P., ERBATI, L. (2008), « Le pouvoir dans ses murs. Maroc médiéval (IX^e-XI^e siècle) », dans P. CRESSIER (éd.), *Castrum 8. Le château et la ville. Espaces et réseaux (VI^e-XIII^e siècle)*, Collection de la Casa de Velázquez 108/Collection de l'École française de Rome 105/8, Madrid, p. 283-297.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (2008), « Sabra al-Mansûriya. Une nouvelle approche archéologique », dans Ahmed EL BAHY (éd.), *Kairouan et sa région. Nouvelles découvertes, nouvelles approches*, Kairouan, p. 155-170.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (sous presse a), « Sabra al-Mansûriya : éléments de chronologie », dans *III Colloque international. Kairouan et sa région : nouvelles recherches d'archéologie et de patrimoine*, Université de Kairouan (Tunisie), 1-4 avril 2009.
- CRESSIER, P., RAMMAH, M. (sous presse b), « Estucos fatimíes y ziríes de los palacios de Sabra al-Mansûriya », V Jornadas Complutenses de Arte medieval. 711: el arte entre la Hégira y el califato omeya de al-Andalus, Universidad Complutense, Madrid, 16-18 novembre 2011.
- DAHMANI, S., KHELIFA, A. (1975-1976), « Les fouilles d'Agadir, rapport préliminaire 1973-1974 », *Bulletin d'Archéologie Algérienne*, VI, p. 243-265.
- DAOULATLI, A. (1969-1970), « Recherches archéologiques à la Kasbah de Tunis », *Africa*, III-IV, p. 253-298.
- DAOULATLI, A. (1994), « La céramique ifrîqiyenne du VIII^e au XVI^e siècle », *Couleurs de Tunisie. 25 siècles de céramique*, Paris, p. 83-87.
- DEVERDUN, G. (1959-1966), *Marrakech des origines à 1912*, Rabat-Casablanca.
- EL KHAYARI, AKERRAZ, A. (sous presse), « Al-Qasr al-Awwal. Nouvelles données sur l'occupation de la basse vallée de Ksar au haut Moyen Âge », dans *Ksar Seghir. 2500 ans d'échanges intercivilisationnels*, Ksar Seghir (Maroc), 17-18 juin 2011.
- ERBATI, L. (2004), « Deux sites urbains. Casbah des Oudayas et Aghmat. Approche comparative », dans A. BAZZANA, H. BOCOUM (éd.), *Du nord au sud du Sahara : Cinquante ans d'archéologie française en Afrique de l'Ouest et au Maghreb. Bilan et perspectives*, Paris, p. 285-293.
- FENTRESS, E., LIMANE, H. (2007), « Excavations in medieval settlements at Volubilis. 2000-2004 », dans Ph. SÉNAC (éd.), *Le Maghreb, al-Andalus et la Méditerranée occidentale (VIII^e-XIII^e siècle)*, Toulouse, p. 81-95.

- FENTRESS, E., LIMANE, H. (2010), « Excavations in medieval settlements at Volubilis. 2000-2004 », dans P. CRESSIER, I. MONTILLA, J. R. SÁNCHEZ VICIANA, A. VALLEJO TRIANO (éd.), *Miscelánea de historia y cultura material de al-Andalus, Cuadernos de Madinat al-Zahra'*, 7 [numéro thématique], p. 105-122.
- FERNÁNDEZ DE CASTRO Y PEDRERA, R. (1943), *Historia y exploración de las ruinas de Cazaza, villa del antiguo reino de Fez, emplazada en la costa occidental de la península de Tres Forcas*, Larache.
- FOY, D. (2005), « Sabra al-Mansuriya : les vitraux de couleur d'une ville califale », *De transparentes spéculations. Vitres de l'Antiquité et du Haut Moyen Âge (Occident-Orient)*, Musée-site d'archéologie de Bavay-Bagacum, Bavay, p. 141-147.
- FOY, D. (2011), « L'atelier de verrier de Sabra al-Mansûriya (X^e-XI^e siècle) : une production diversifiée », dans N. HENTATI (éd.), *Contributions scientifiques et apports techniques de Kairouan. Actes du colloque international, Kairouan, 24-25 avril 2009*, Tunis, p. 359-383.
- FOY, D. (sous presse), « Un ensemble de verres de la seconde moitié du X^e siècle dans la ville califale de Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) », *Journal of Glass Studies*.
- GARCÍA, A., IZQUIERDO, R., OLMO, L., PERIS, D. [éd.] (2010), *Espacios urbanos en el Occidente mediterráneo (s. VI-VIII)*, Tolède.
- GARCÍA MORENO, L. A., VÍGIL-ESCALERA, A. [coord.] (2011), *711. Arqueología e Historia entre dos mundos*, Zona arqueológica 15, Alcalá de Henares.
- GOLVIN, L. (1957), *Le Maghreb central à l'époque des Zirides. Recherches d'archéologie et d'histoire*, Paris.
- GOLVIN, L. (1962), « Fouilles archéologiques à la Qal'a des Banî Hammâd », *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres*, Paris, p. 391-401.
- GOLVIN, L. (1965), *Recherches archéologiques à la Qal'a des Banû Hammâd*, Paris.
- GÓNZALEZ MARRERO, M^a del C., CÁCERES GUTIÉRREZ, Y., DE JUAN ARES, J. (2011), « En busca de Nûl Lamta. La aportación de la cerámica de Asrir (Guelmim, Marruecos) », dans P. CRESSIER, E. FENTRESS (éd.), *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (VIII^e-X^e siècle). État des recherches, problèmes et perspectives*, Collection de l'École française de Rome 446, Rome, p. 111-127.
- GONZÁLEZ VILLAESCUSA, R., CRESSIER, P. (2011), « Un espace agraire fossile dans le désert marocain. Une étude au croisement de l'archéologie et de l'archéo-géographie », *Les Nouvelles de l'Archéologie*, 125, p. 24-31.
- GRAGUEB CHATTI, S. (2004), « L'apport d'Oudhna à la connaissance de la céramique islamique en Tunisie », dans H. BEN HASSEN, L. MAURIN (dir.), *Oudhna (Uthina), Colonie de vétérans de la XIII^e légion, Histoire, urbanisme, fouilles et mise en valeur des monuments*, Bordeaux-Paris-Tunis, p. 245-258.
- GRAGUEB [CHATTI], S. (2006), *Recherches sur la céramique de deux cités princières de Tunisie : Raqqâda et Sabra al-Mansûriya*, Thèse de doctorat nouveau régime, dir. M. Fixot, Université de Provence, Aix-en-Provence (4 vol.).
- GRAGUEB, S., TRÉGLIA, J.-Ch., CAPELLI, Cl., WAKSMAN, Y. (2011), « Jarres et amphores de Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) », dans P. CRESSIER et E. FENTRESS (dir.), *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (VIII^e-X^e siècle) : état des recherches, problèmes et perspectives*, Collection de l'École Française de Rome 446, Rome, p. 197-220.
- GRAGUEB, S., TREGLIA, J.-Ch. (sous presse), « Un ensemble de céramiques fatimides provenant d'un contexte clos découvert à Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) », *IX Congresso Internazionale AIECM2*, Venise, 23-29 novembre 2009.
- GUTIÉRREZ LLORET, S. (2011), « El reconocimiento arqueológico de la islamización. Una mirada desde al-Andalus », dans L. A. GARCÍA MORENO, A. VÍGIL-ESCALERA (coord.), *711. Arqueología e Historia entre dos mundos*, Zona arqueológica 15, Alcalá de Henares, t. I, p. 189-210.
- HITA RUIZ, J. M., VILLADA PAREDES, F. (sous presse), « Arqueología medieval islámica en Ceuta entre 1987 y 2011 », *Boletín de Arqueología Medieval*.
- KHELIFA, A. (2008), *Honaïne. Ancien port du royaume de Tlemcen*, [Alger].
- LARGEAU V. (1879), *Le pays des Rihra, suivi de Second voyage à Rhadamès*, Paris.
- LE TOURNEAU, R. (1949), *Fès avant le protectorat. Étude économique et sociale d'une ville de l'Occident musulman*, Casablanca.
- LÉZINE, A. (1965), *Mahdiya. Recherches d'archéologie islamique*, Paris.

- LIGHTFOOT, D., MILLER, J. (1996), « Sijilmassa, the rise and fall of a walled Oasis in medieval Morocco », *Annals of the association of american geographers*, 86, p. 78-101.
- LOUHICHI, A. (1991), « Recherches archéologiques fatimides à Mahdia : "Qasr al-Qaïm" : les premiers résultats du sondage IV », *Bulletin des Travaux de l'Institut National d'Archéologie et d'Art*, 4, p. 161-177.
- LOUHICHI, A. (1998), « La céramique islamique de Dougga », *Africa*, XVI, p. 109-128.
- LOUHICHI, A. (2004), « La mosaïque de Mahdiya. Contexte et interprétation », dans T. JUDICE GAMITO (éd.), *Portugal, Espanha e Marrocos. O Mediterrâneo e o Atlântico. Actos do Colóquio Internacional 2, 3 e 4 Novembro 2000*, Faro, p. 179-205.
- LOUHICHI, A. (2007), « Un mode de cuisson de céramique du bas Moyen Âge inédit en Ifriqiya : le four à barres de Mahdia », *Africa*, XXI, p. 67-78.
- MAHFOUDH, F. (2003), *Architecture et urbanisme en Ifriqiya médiévale (Proposition pour une nouvelle approche)*, Tunis.
- MARÇAIS, G. (1922), « Achir (recherches d'archéologie musulmane) », *Revue africaine*, 63 (310), p. 21-38.
- MARÇAIS, G. (1924), « Recherches d'archéologie musulmane en Tunisie », *Bulletin de la Société Française des Fouilles Archéologiques*, p. 39-47.
- MARÇAIS, G. (1925), « Fouilles à Abbâssiya près de Kairouan », *Bulletin archéologique [du Comité des Travaux historiques et scientifiques]*, p. 293-306.
- MARÇAIS, G. (1928), « Honaïn », *Revue africaine*, 69 (334) p. 333-350.
- MARÇAIS, G. (1939-1940), « L'urbanisme musulman », *Revue africaine*, 80, p. 13-34.
- MARÇAIS, G. (1946), « Tihert-Tagdempt », *Revue africaine*, 86, p. 24-57.
- MEKINASI, A. (1958), « Estudio preliminar de la cerámica arcaica musulmana de Marruecos », *Tamuda*, VI, p. 110-117.
- MESSIER, R. (1995), « Sijilmâsa, l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Ouest de l'Afrique », dans *L'Occident musulman et l'Occident chrétien au Moyen Âge*, Université Mohamed V, Rabat, p. 181-196.
- MESSIER, R. (1997), « Sijilmassa. Five seasons of archaeological Inquiry by a joint Moroccan-American Mission », *Archéologie islamique*, 7, 1997, p. 61-94.
- MESSIER, R., FILI, A. (2002), « La ville caravanière de Sijilmassa : du mythe historique à la réalité archéologique », dans A. TORREMOCHA SILVA, V. MARTÍNEZ ENAMORADO (coord.), *II Congreso internacional. La ciudad en al-Andalus y al Magreb (Algeciras). Actas*, Grenade, p. 502-510.
- MEUNIE, J., ALLAIN, Ch. (1956), « La forteresse almoravide de Zagora », *Hespéris*, XLIII, p. 305-323.
- MEUNIE, J., TERRASSE, H., [DEVERDUN, G.] (1952), *Recherches archéologiques à Marrakech*, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines LIV, Paris.
- MEUNIE, J., TERRASSE, H., [DEVERDUN, G.] (1957), *Nouvelles recherches archéologiques à Marrakech*, Publications de l'Institut des Hautes Études Marocaines LXII, Paris.
- MOHAMEDI, A., BENMANSOUR, A., AMAMRA, A. A., FENTRESS, E. (1991), *Fouilles de Sétif. 1977-1984*, 5^{ème} Supplément au Bulletin d'Archéologie Algérienne, Alger.
- MOKRANI, M. A. (1997), « À propos de céramiques trouvées sur le site de Tagdempt-Tahert lors des fouilles de 1958-1959 », dans G. DEMIANS D'ARCHAMBAUD (éd.), *La céramique médiévale en Méditerranée. Actes du VI^e congrès de l'AIECM2, Aix-en-Provence, 13-18 novembre 1995*, Aix-en-Provence, p. 277-290.
- NAVARRO PALAZÓN, J., JIMÉNEZ CASTILLO, P. (2007), *Las ciudades de al-Andalus. Nuevas perspectivas*, Saragosse.
- ONRUBIA PINTADO, J. (2004), « El programa de cooperación hispano-marroquí en materia de arqueología y patrimonio. Investigaciones arqueológicas (1998-1999) », *Bienes culturales. Revista del Instituto del Patrimonio Histórico Español* [numéro thématique : *Excavaciones arqueológicas en el Exterior*], 3, p. 183-189.
- PAUTY, É. (1951), « Villes spontanées et villes créées en Islam », *Annales de l'Institut d'Études orientales*, IX, p. 52-75.
- Recópolis y la ciudad en la época visigoda* (2008), Zona Arqueológica 9, Alcalá de Henares.
- REDMAN, Ch. L. (1983-1984), « Survey and test excavation of six medieval islamic sites in northern Moroco », *Bulletin d'archéologie marocaine*, p. 311-360.
- REDMAN, Ch. L. (1986), *Qsar es-Seguir, an Archaeological View of Medieval Life*, Londres.

- ROSENBERGER, B. (1964), « Autour d'une grande mine d'argent du Moyen Âge marocain : le Jebel Aouam », *Hespéris-Tamuda*, V, p. 15-78.
- ROSENBERGER, B. (1967), « Note sur Kouz, un ancien port à l'embouchure de l'oued Tensift », *Hespéris-Tamuda*, VIII, p. 23-66.
- ROSENBERGER, B. (1970), « Tâmdult, cité minière et caravanière présaharienne. IX^e-XIV^e s. », *Hespéris-Tamuda*, XI, p. 103-139.
- ROSENBERGER, B. (1998a), « Les villes et l'arabisation. Fonctions des centres urbains du Magrib al-Aqsâ (VIII^e-XV^e s.) », dans J. AGUADÉ, P. CRESSIER, Á. VICENTE (éd.), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental. Dialectologie et histoire*, Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, Madrid, p. 39-52.
- ROSENBERGER, B. (1998b), « Les premières villes islamiques du Maroc : géographie et fonctions », dans P. CRESSIER, M. GARCÍA-ARENAL (éd.), *Genèse de la ville islamique en al-Andalus et au Maghreb occidental*, Casa de Velázquez-CSIC, Madrid, p. 229-255.
- SÁNCHEZ PÉREZ, A. (1952), « Datos históricos sobre ciudades rifeñas », *Selección de conferencias y trabajos realizados durante el Curso de Interventores 1951-1952*, Tétouan, p. 31-47.
- SOLIGNAC, M. (1953), *Recherches sur les installations hydrauliques de Kairouan et des steppes tunisiennes du VII^e au XI^e siècle J.-C.*, Alger.
- TARRADELL, M. (1966), « Contribution à l'atlas archéologique du Maroc : Région de Tétouan », *Bulletin d'Archéologie Marocaine*, VI, p. 425-443.
- TARRY, H. (1883), « Excursion archéologique dans la vallée de l'Oued Mya », *Revue d'ethnographie*, 2, p. 21-34.
- TARRY, H. (1884), « Les villes berbères de la vallée de l'Oued Mya », *Revue d'ethnographie*, 3, p. 1-44.
- TERRASSE, M. (1977), « Recherches archéologiques d'époque islamique en Afrique du Nord », *Académie des Inscriptions et Belles Lettres. Comptes rendus des séances de l'année 1976. Novembre-Décembre*, Paris, p. 590-611.
- TERRASSE, M. (1985), « L'Islam », dans *Le grand atlas de l'archéologie. Encyclopaedia Universalis*, Paris, p. 146-161.
- THIRIOT, J. (2009), « Les structures de cuisson de l'atelier de potiers du "palais" de Sabra al-Mansûriya (Kairouan, Tunisie) », dans J. ZOZAYA, M. RETUERCE, M. Á. HERVÁS, A. DE JUAN (éd.), *VIII^e Congrès International sur la céramique médiévale en Méditerranée. Ciudad Real, 2006*, Asociación Española de Arqueología Medieval – Parque Arqueológico de Alarcos-Calatrava, Ciudad Real, t. 2, p. 685-695.
- TORRES BALBÁS, L. (1971), *Ciudades hispano-musulmanas*, Madrid (2 vol.).
- VALLEJO TRIANO, A. (2010), *La ciudad califal de Madinat al-Zahra'. Arqueología de su arquitectura*, Cordoue.
- VAN BERCHEM, M. (1954), « Sedrata : un chapitre nouveau de l'histoire de l'art musulman. Campagnes de 1951 et 1952 », *Ars orientalis*, 1, p. 157-172.
- VAN BERCHEM, M. (1960), « Sedrata et les anciennes villes berbères du Sahara dans les récits des explorateurs du XIX^e siècle », *Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale*, 59, p. 289-308.
- VAN BERCHEM, M. (1965), « Le palais de Sedrata dans le désert saharien », *Studies in Islamic Art and Architecture, in honour of Professor K.A.C. Creswell*, Le Caire, p. 8-29.
- VITELLI, G. (1981), *Islamic Carthage. The archaeological, historical and ceramic evidence*, CEDAC, Dossier 2, Tunis.
- WAKSMAN, S. Y., CAPELLI, Cl., PRADELL, T. MOLERA, J. (sous presse), « The ways of the lustre: looking for the Tunisian connection », *From Craft to Science: Proceedings of EMAC '09 (Londres 2009)*.
- WAKSMAN, S. Y., DUBERNET, S. (sous presse), « Matières premières picturales du site fatimido-ziride de Sabra al-Mansuriya (Tunisie) », *Archéométrie 2011, 18^{ème} colloque du GMPCA*, Liège, 11-15 avril 2011.
- ZBISS, S. M. (1956), « Mahdiya et Sabra-Mansouriya. Nouveaux documents d'art fatimite d'Occident », *Journal Asiatique*, CCXLIV, p. 79-93.



Fig. 1. Vue satellitaire partielle (Google Earth) de la ville aghlabide de Raqqâda (Kairouan, Tunisie). Deux palais sont accolés à angle droit. Le premier, fouillé dans les années 1960, présente un plan quadrangulaire, où de nombreuses cellules s'organisent autour d'une cour, d'origine clairement orientale. Édifié en deux phases constructives distinctes au moins, il est identifié au Dâr al-Sahn des textes. Le second associait un petit pavillon à un immense bassin-réservoir à fonction de plan d'eau récréatif et d'irrigation. La présence même de ce bassin fait interpréter l'ensemble comme le Dâr al-Bahr, l'un des plus tardivement construit de la ville.

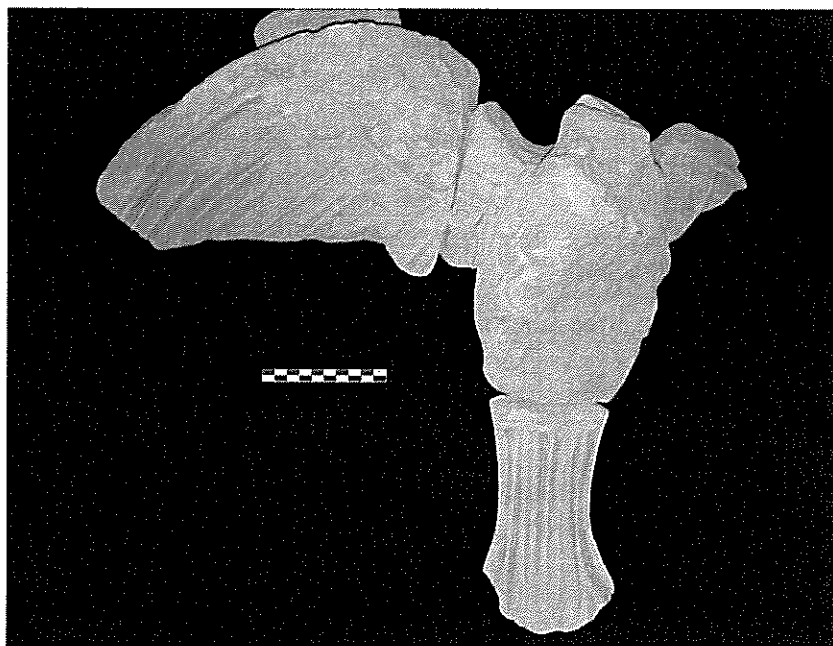


Fig. 2. Sabra al-Mansûriya (Kairouan). Élément du décor de stuc de l'un des principaux palais de la ville fatimide, cet aigle participait, avec plusieurs autres, à l'exaltation visuelle du pouvoir califal (cliché S. Aube-Fl. Ciccoto).

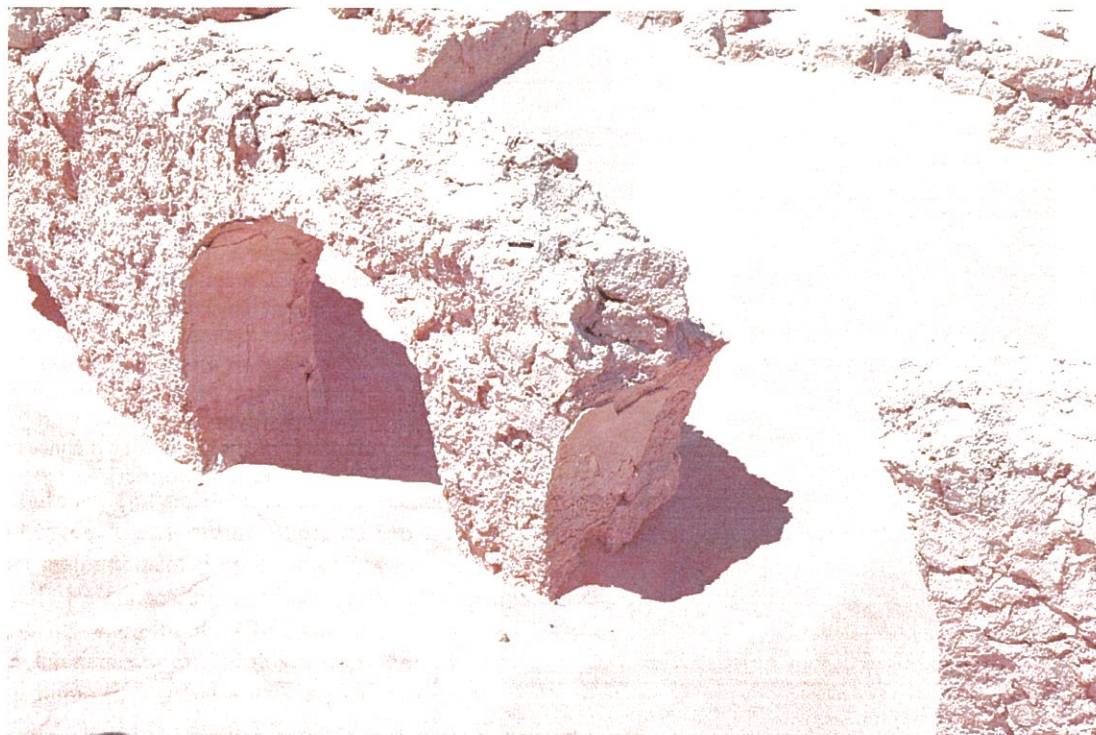


Fig. 3. Sedrata (Ouargla, Algérie). État actuel du « palais », vaste bâtisse fouillée à plusieurs reprises depuis le XIX^e siècle et dont la fonction reste hypothétique. M. Faucher en dressa un plan schématique dans les années 1940 (cliché Y. Montmessin).

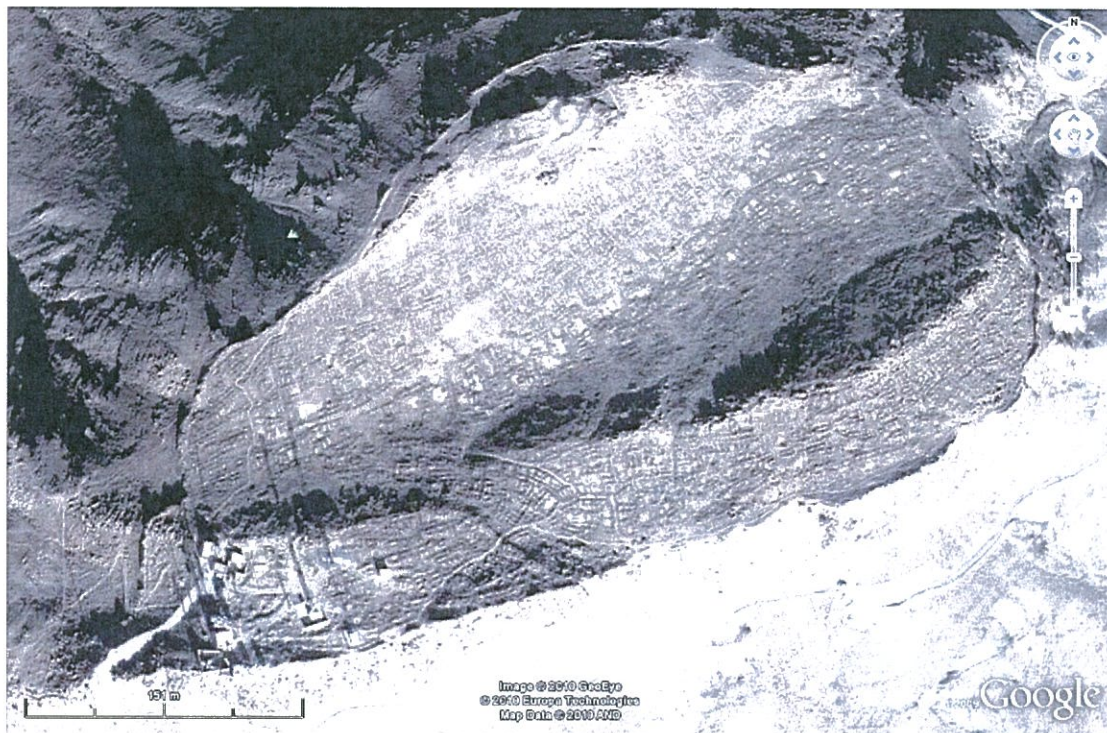


Fig. 4. Zagora (Maroc). La ville almoravide était implantée sur le flanc d'une hauteur tabulaire. Celle-ci conserve encore les vestiges d'un habitat fortifié sensiblement plus vaste, dont la chronologie n'a jamais été précisée par les chercheurs s'étant intéressés à cet ensemble, une datation d'époque moderne n'étant pas à exclure (cliché satellitaire Google Earth).

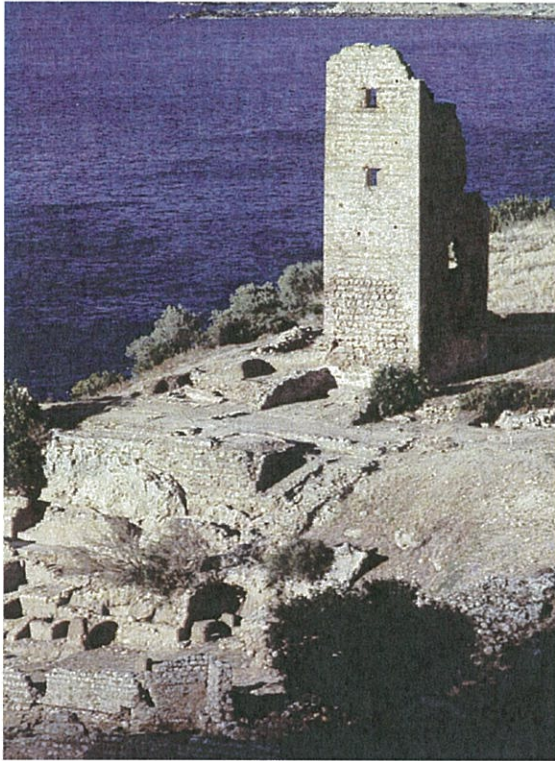


Fig. 5. Belyounech (Maroc). Au bas Moyen Âge, Balyûnish fut très près d'accomplir le rêve d'une ville à la campagne. L'architecture des *muniya*-s de l'oligarchie de Ceuta, à quelques kilomètres à peine, était clairement urbaine, mais ces édifices étaient dispersés dans un paysage rural de cultures irriguées. Cette tour s'est effondrée il y a une dizaine d'années (cliché P. Cressier).



Fig. 6. Vestiges d'un canal d'irrigation (*sâqiya*), aujourd'hui fossile, alimentant l'oasis médiévale de Tâmdult (Maroc). Les prises de ces canaux, sur l'oued Aqqa, étaient situées à une quinzaine de kilomètres du parcellaire qu'ils vivifiaient (cliché P. Cressier).